



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

1)
8^e Z
25728
(1)

COLLECTION JAPONAISE

publiée sous les auspices de la Maison Franco-Japonaise
et sous la direction de M. Sylvain LÉVI
ancien directeur de la Maison Franco-Japonaise



ÉPISODES DU HEIKÉ MONOGATARI

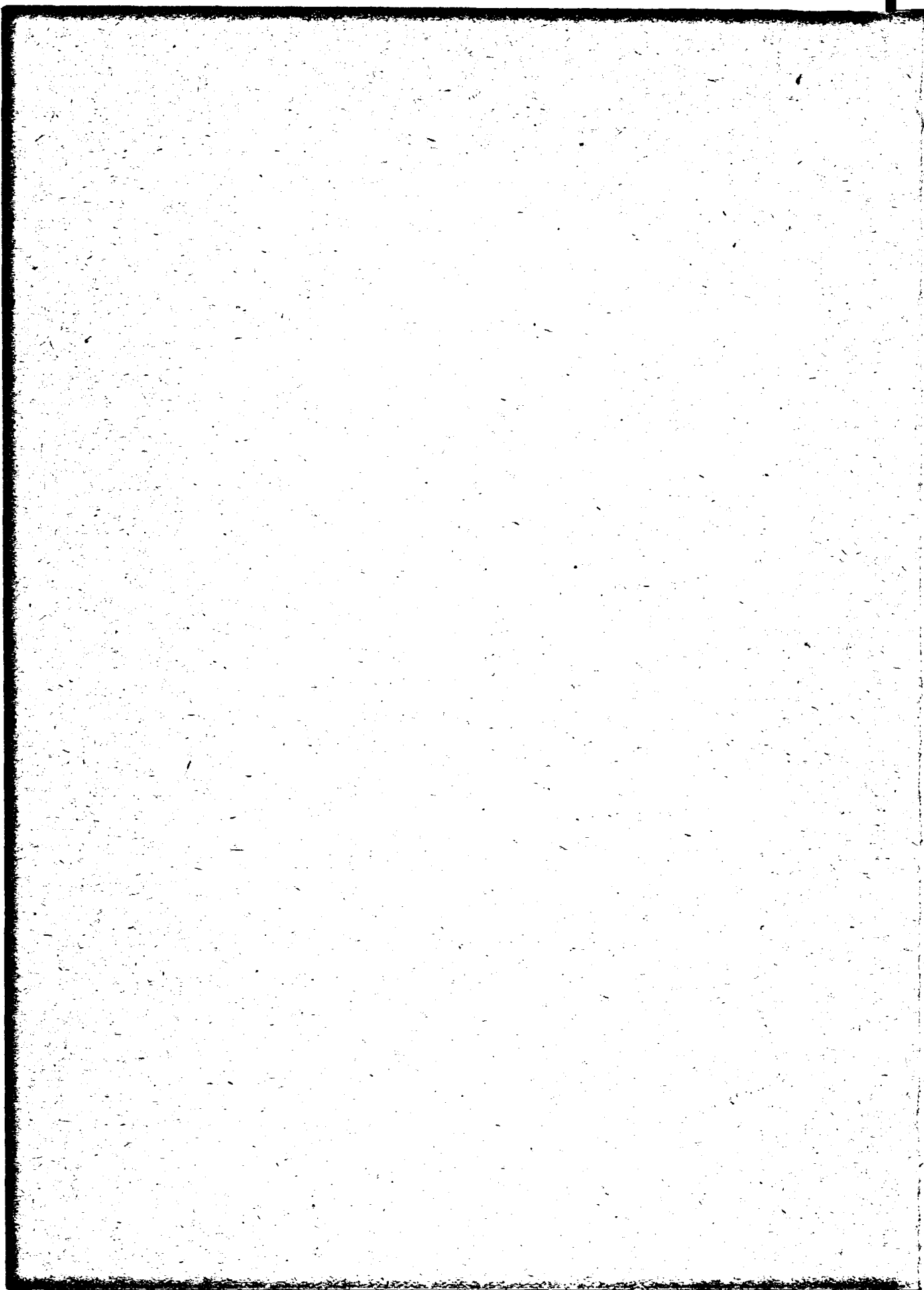
TRADUITS PAR

S. GOTO et M. PRUNIER

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, VI^e



ÉPISODES
DU
HEIKÉ MONOGATARI

8.1 Z

25728

(1)

PRUNIER. — HEIKÉ MONOGATARI



1001 1001
DEPT LEGAL
B.N. SCOTT
1001 1001

COLLECTION JAPONAISE

publiée sous les auspices de la Maison Franco-Japonaise
et sous la direction de M. Sylvain LÉVI
ancien directeur de la Maison Franco-Japonaise



ÉPISODES

DU

HEIKÉ MONOGATARI

TRADUITS PAR

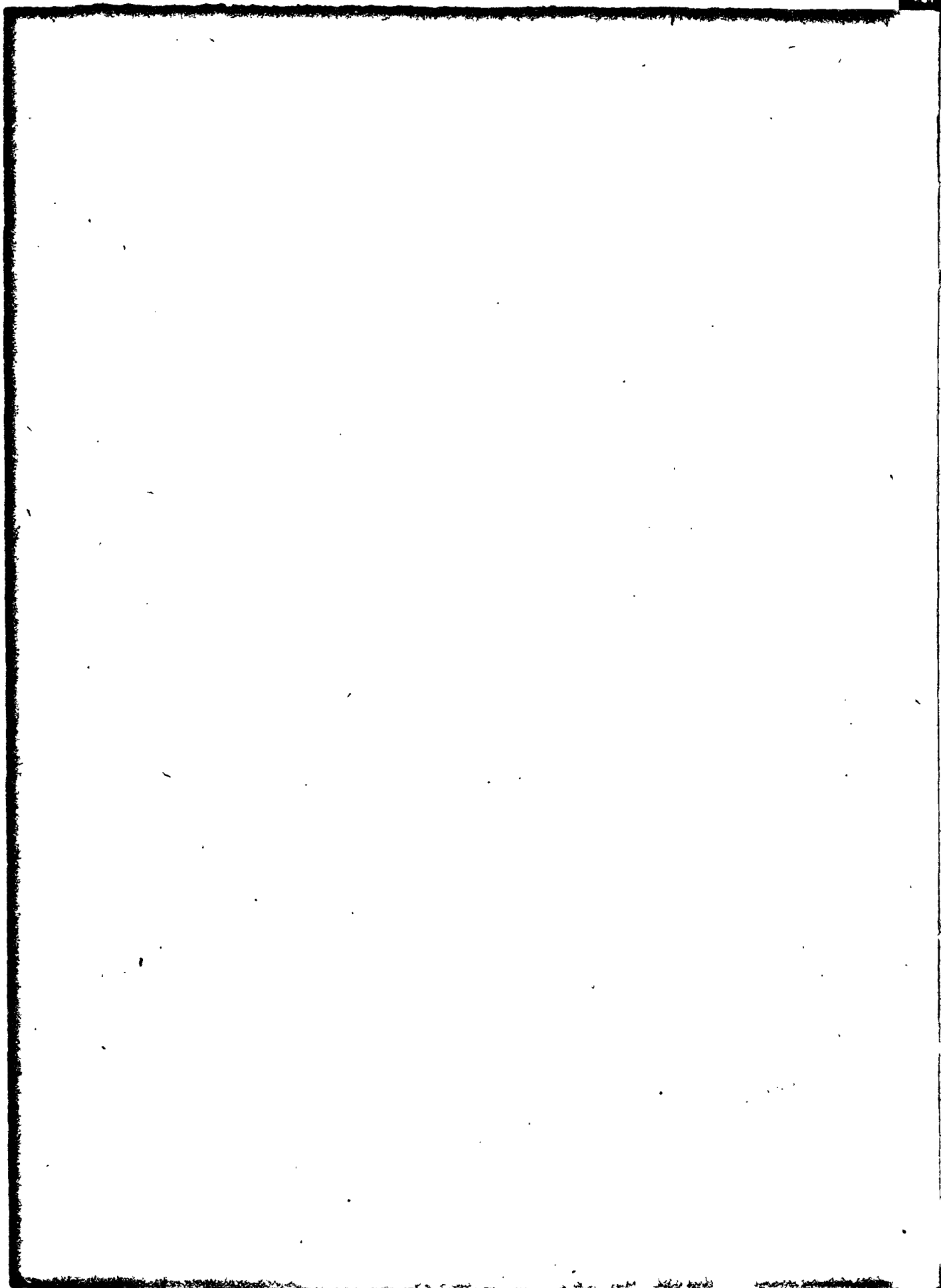
S. GOTO et M. PRUNIER

AVANT-PROPOS DE M. SYLVAIN LÉVI

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

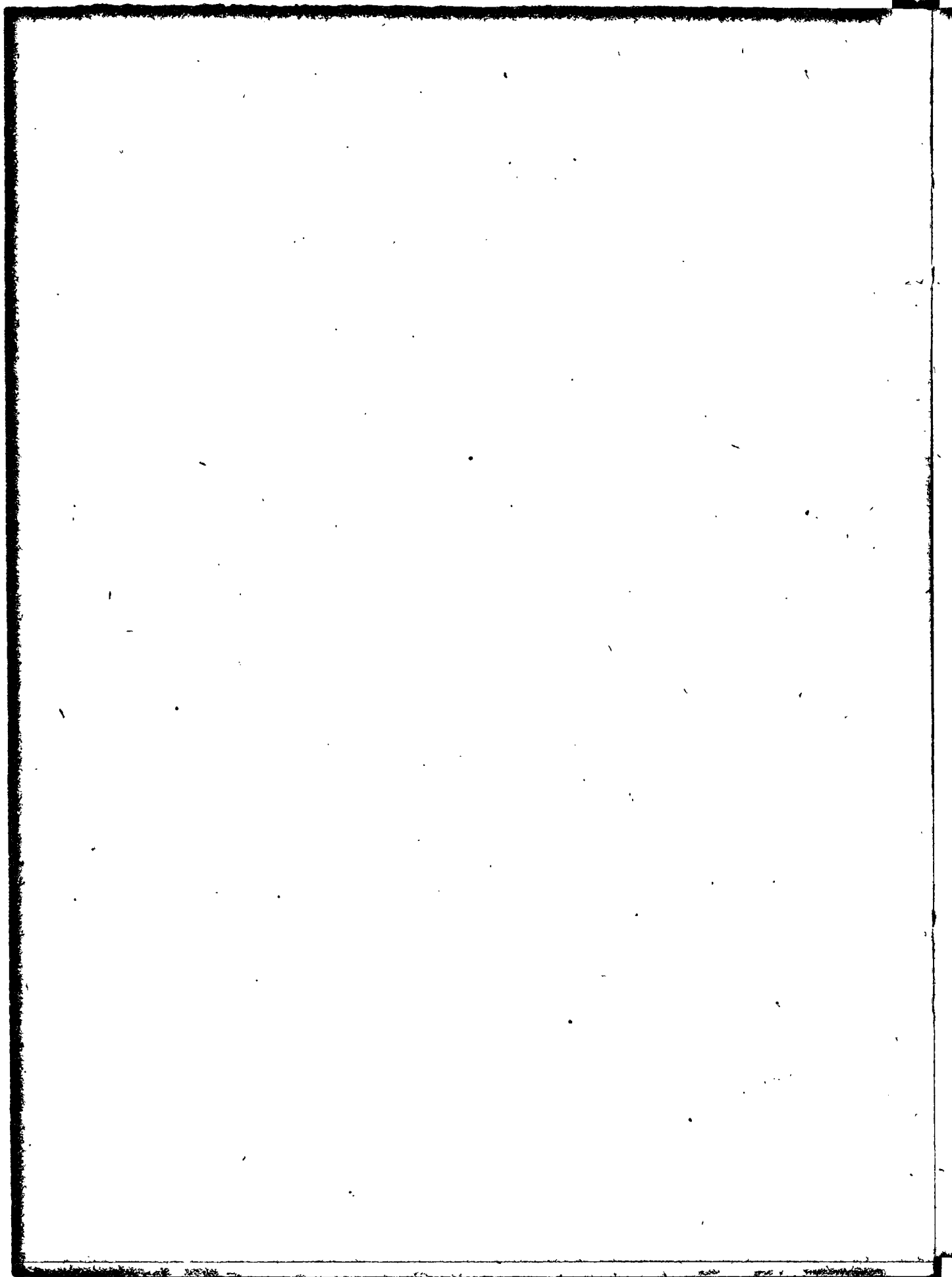
28, rue Bonaparte, VI^e



AVERTISSEMENT

Certains des épisodes présentés dans ce volume, nous ont placés dans l'obligation d'opter entre deux méthodes. L'une consistait à conserver, en les expliquant par des notes souvent longues, une abondance d'expressions et de mots japonais, désignant des objets, des titres, des fonctions sans équivalents dans les pays européens, au risque d'encombrer le récit et de le rendre rebutant pour des lecteurs peu au courant des coutumes de l'ancien Japon. L'autre avait pour but de faciliter la compréhension de ces extraits et d'y intéresser même un public encore insuffisamment informé en employant aussi peu de mots étrangers que possible. C'est la seconde que nous avons en général préférée, tout en nous rendant compte que bien des termes français, dont nous aurions à nous servir, ne pourraient être que vaguement approximatifs. Nous regrettons de ne pas avoir pu satisfaire la demande d'exactitude des spécialistes qui auraient mieux compris les appellations japonaises et espérons qu'ils voudront bien ne pas nous tenir rigueur en prenant en considération le nombre déjà considérable de noms de personnages ou de lieux, nouveaux pour bien des lecteurs français, et les termes bouddhiques, dont nous avons donné, au bas des pages, des explications, témoignages de nos efforts pour appliquer une méthode scientifique qui ne nous a pas semblé pratique pour l'ensemble de notre travail.

LES TRADUCTEURS.



AVANT-PROPOS

Voici un symbole accompli de l'œuvre franco-japonaise : un des classiques de la langue japonaise ouvert au public de langue française ; une traduction due à la collaboration amicale d'un Japonais passionnément épris de la culture française et d'un Français attaché par les liens du cœur et de l'esprit au Japon, tous les deux professeurs de langue et de littérature françaises dans des établissements d'enseignement supérieur à Tokyo : M. Goto (Suéo), héritier d'une glorieuse lignée qui s'est illustrée dans la ciselure des gardes de sabre, robuste produit de l'éducation traditionnelle aujourd'hui en voie de disparaître, aussi familier avec les maîtres de la pensée et du style chinois qu'avec notre XVII^e siècle ; M. Prunier, formé dans notre Université à la culture classique et qui combine avec la finesse du goût français la délicatesse du goût japonais. Une équipe idéale pour donner le branle. Derrière eux déjà d'autres équipes se forment pour continuer l'effort ; il en vaut la peine : la rencontre spirituelle de deux peuples séparés par la distance d'un hémisphère, que jamais n'ont opposés conflits ouverts ni latents, ni sourdes rivalités, indéfectiblement voués à un idéal de mesure, d'harmonie, d'ordre ; conspiration de deux grandes expériences pour sauver les trésors douloureusement acquis du passé et pour les intégrer dans un présent en gestation d'humanité nouvelle. La vieille librairie Ernest Leroux, chère à tous les

amis de l'Orient pour qui elle avait tant fait, qui s'est rajeunie, elle aussi, sans briser ses cadres, a voulu s'associer à ce noble effort ; elle inaugure avec ce petit volume une collection qui n'attend plus que les encouragements du public pour se développer rapidement.

Sylvain LÉVI.

Septembre 1930

INTRODUCTION

Le Heiké Monogatari (Histoire de la famille Heiké) appartient à un genre de chroniques guerrières qui caractérise la littérature de la période éminemment militaire de Kamakoura (1192-1333). Il parut au début du XIII^e siècle, d'abord en trois volumes, puis en six, enfin en douze. On admet qu'il n'eut qu'une source originale, mais que des additions et des modifications y ont été apportées par des personnages différents à des époques différentes.

L'identité de son premier auteur donne lieu à bien des conjectures. On trouve pourtant, dans le *Tsourézouré Gouça*, de Yoshida Kenko (1281-1350), section 226, une déclaration très généralement acceptée. En voici les termes : « Du temps du Hoo Go Toba, Shinano-no-Zenji Youkinaga était si renommé pour ses connaissances musicales, qu'il fut un jour invité à prendre part à un débat sur la musique, mais ayant oublié deux des Shitchi Tokou no Maï (Danses des Sept Vertus), il fut surnommé Go Tokou no Kandja (le jeune Maître des cinq Vertus), ce qu'il prit tant à cœur qu'il abandonna ses études et se fit moine. Mais le prêtre Jitchine qui accueillait tous ceux,

même du rang le plus humble, qui avaient quelque don artistique éprouva de la sympathie pour lui et lui assura tout ce dont il avait besoin. C'est le moine-laïque Youkinaga qui écrivit le *Heiké Monogatari* et enseigna à un aveugle, nommé Joboutsou, à le déclamer. Il a particulièrement écrit au sujet de Hieizan et la connaissance intime qu'il avait de Kouro Hangan (Yoshitsouné) lui a permis d'en faire un portrait fort vivant. Sur Kaba no Kwandja (Noriyori) il ne semble pas avoir eu beaucoup de renseignements, car il omet bien des choses qui le concernent. Pour ce qui se rapporte aux gens de guerre, à leurs armes et à leurs chevaux, Joboutsou, originaire des pays de l'est, a pu lui dire ce qu'il en avait appris de la bouche même des guerriers. Et les biwa-hoshi d'à présent apprennent à imiter la voix naturelle de ce Joboutsou ». A l'appui de cette citation, on peut invoquer le chapitre sur Youkitaka, père de Youkinaga sans lien avec le reste de l'histoire.

D'autre part, il y a dans le *Daïgo Zassho*, une allusion à un Mimmbou no Shosho Tokinaga qui écrivit le *Heiké Monogatari* en vingt-quatre volumes et une seconde à un Soukétouné qui l'écrivit en douze. Dans le premier cas, la lecture erronée du nom a pu créer une confusion et c'est peut-être encore de Youkinaga qu'il s'agit. La deuxième assertion paraît plausible, car le douzième volume contient,

dans le chapitre intitulé *Yoshida Dainagon no Sata*, un éloge du grand-père de cet auteur présumé, dont l'insertion ne s'explique guère que par l'orgueil familial. Soukétouné doit donc être un des auteurs secondaires du *Heiké Monogatari*.

Les événements racontés remontent au début du XII^e siècle. Deux clans militaires, ceux des familles Taira (Heiké) et Minamoto, issues toutes deux de souche impériale, se partageaient la défense de l'État, tout en acceptant les ordres des Foujiwara, maison purement civile qui était toute puissante alors. Mais les ministres Foujiwara, d'une part, énervés par la vie de cour, influencés par les doctrines décourageantes du bouddhisme ne s'adonnaient qu'aux lettres ou aux arts et, d'autre part, étaient affaiblis par les intrigues qu'ils tramaient les uns contre les autres. Leur gouvernement ainsi paralysé, ne se maintenait plus que par la force des traditions ; déjà d'autres mains s'apprêtaient à le saisir.

La puissance des Foujiwara une fois ébranlée, les deux clans rivaux commencèrent à se quereller, cherchant tous deux à s'emparer du pouvoir au moyen des armées dont ils disposaient. C'est ainsi qu'éclatèrent à Kioto, révoltes, insurrections et guerres civiles. Tout d'abord le clan des Minamoto s'assura la suprématie, mais dès que Kiyomori, nouveau chef des Taira, se montra sur la scène, le spectacle changea.

Lors de la guerre de Hoguène (guerre de la succession du trône, 1156), Kiyomori soutint la Cour et défit les Foujiwara. Pendant cette guerre, une scission se produisit dans le clan des Minamoto ; Toméyoshi et son fils Yoshitomo, formant chacun un parti. Le second prêtant son aide au candidat de Kiyomori combattit avec les Heiké, contre son père qui fut vaincu. Malgré cette alliance avec un membre de la famille Minamoto, Kiyomori garda rancune à tous ceux du clan qui lui avaient si longtemps disputé la suprématie dans la caste militaire et les traita sans pitié. Perfidement il poussa Yoshitomo à lutter contre la Cour impériale et profitant de la révolte, attaqua les rebelles, puis massacra les Minamoto et leurs partisans. Grâce à ce stratagème, il parvint à s'emparer complètement du pouvoir politique aussi bien que militaire. Il attribua ou retira comme il lui plut, les hautes charges de l'Empire : sur soixante et une provinces, trente furent gouvernées par des membres de son clan. Il nomma ou déposa plusieurs empereurs et fit de ses filles des impératrices. Il ne croyait point à la divinité de l'empereur et n'avait foi qu'en son épée. Ne comptant que sur elle, il vainquit les Foujiwara, ces oisifs qui se moquaient de la grossièreté des Taïra, demi-barbares à leurs yeux, puis abattit, par les armes, ses rivaux du clan Minamoto.

Aucun despote ne fut plus tyrannique que Kiyomori.

mori. Tous durent s'incliner devant lui ; il fit taire les murmures par le massacre. Bien qu'il allât tête rasée, comme un moine, revêtu de l'étole de brocart d'or sous laquelle apparaissait souvent son armure, il fit brûler des temples dont les bonzes ne se soumettaient pas à lui ou même des statues de Bouddha, à l'époque la plus bouddhique du Japon, et commit des atrocités dont la sauvagerie dépasse tout ce que l'histoire de son pays peut mentionner. Cependant ce monstre de cruauté, tombé amoureux de la concubine de Yoshitomo, épargna la vie à trois fils qu'elle avait. Ils devinrent de vaillants généraux du clan Minamoto.

Tant d'actes injustes, cruels ou sacrilèges s'expliquent en partie par le désir de ce militaire ambitieux et autoritaire de déraciner les traditions qui le gênaient. Pour s'en affranchir, il détruisit des sanctuaires et des emblèmes qui représentaient l'esprit d'opposition à son despotisme ; il transféra la capitale de Kioto — où une administration conservatrice s'immobilisait au milieu de souvenirs de temps lointains — à Kobé où il ne put l'y conserver et devant la condamnation unanime fut obligé de ramener le siège du gouvernement sur les bords de la Kamogawa. Par ces mesures arbitraires ou déraisonnables, il s'aliéna la confiance de tous et s'acquit la réputation d'un despote orgueilleux.

Sous ce chef à demi barbare les membres du parti des Taïra, et ses enfants en particulier, se livraient aux plaisirs ou à l'étude des lettres et des arts. On vit plusieurs de ces militaires se glorifier d'avoir composé des poèmes insérés dans l'anthologie poétique d'un règne. Aux festins quotidiens les princes Taïra dansaient, l'éventail à la main, le sabre à la ceinture, au son des instruments joués par leurs amis. Ces chefs d'armée n'étaient plus que des poètes, des musiciens, et des danseurs !

Escomptant la mort prochaine de Kiyomori, les Minamoto, réfugiés dans le Kanto (l'Est du pays), se soulevèrent sous la conduite de Yoritomo, un des derniers rejetons de la famille que Kiyomori avait épargnés par amour pour leur mère. En même temps dans la province de Kiço, Yoshinaka, autre chef du même clan, se mettait à la tête d'autres rebelles. Kiyomori furieux envoya aussitôt dans le Kanto, une armée commandée par ses fils. Mais ceux-ci, qui ne pensaient plus qu'à la poésie, surpris, dit-on, un beau matin par les battements d'ailes d'un vol d'oiseaux crurent à une charge de l'ennemi et s'enfuirent à bride abattue jusqu'à la capitale.

Pendant les hostilités, Kiyomori mourut et l'on rapporte qu'il parla pour la dernière fois à ses fils en ces termes : « Mon seul regret est de ne pas avoir devant moi la tête tranchée de Yoritomo. Vous

ne pourrez mieux témoigner l'amour que vous devez à votre père qu'en allant au plus vite couper le cou à son ennemi. »

Par sa mort le clan des Taïra perdit son unique soutien. Ils subirent des défaites successives à Itchi no Tani et à Yashima. Sur terre leur armée ne put résister à celle du fameux Yoshitsouné, frère cadet de Yoritomo, et sur mer, à la bataille de Dan-no-Oura, l'empereur Antokou, petit-fils de Kiyomori, les princes, les dames de la Cour, les chefs et tous les membres du clan furent engloutis.

Comme le *Heiké Monogatari* était récité avec un accompagnement de biwa — sorte de guitare à quatre cordes — il devint extrêmement populaire, inspira beaucoup d'autres œuvres littéraires et reste encore de nos jours, un des ouvrages classiques les plus connus de toutes les classes de la société. Le fait que ces récits historiques pouvaient être chantés a conduit à les considérer comme un long poème rappelant les chansons de geste et l'on a relevé des passages écrits dans une prose poétique où se retrouve l'alternance de groupes de cinq et sept syllabes, rythme caractéristique de la prosodie japonaise. Ces exemples sont pourtant trop peu nombreux pour qu'on puisse en faire état pour démontrer l'intention poétique de l'auteur. Néanmoins, le style de toute l'œuvre est très élevé. Les fréquentes réminiscences

ou citations d'auteurs chinois, les images évocatrices, le langage délicat de certaines des héroïnes, comme les apostrophes des guerriers pendant le combat ou les portraits pittoresques et colorés de personnages d'une énergie féroce ont acquis au Heiké Monogatari, la réputation d'une élégance vigoureuse, reflétant bien l'époque où se sont déroulés les événements rapportés.

Le mérite de ces récits ne réside pas seulement dans leur forme, mais aussi dans leur intérêt historique et dans leur intention morale. En dépit des inventions et des légendes qu'ils contiennent, ils font un intéressant tableau de la société de cette époque. Pour la première fois on y voit les militaires prendre la place des courtisans. Alors apparaissent des sentiments nouveaux : ceux du samouraï, ce chevalier japonais qui avait un point d'honneur délicat, ne reculait devant aucun sacrifice pour demeurer fidèle à son suzerain et se faisait un devoir de secourir les faibles ou de redresser les torts. Une autre nouveauté apparaît dans la peinture de la société féminine. Sous l'influence bouddhique, la femme abandonne la place privilégiée qu'elle occupait aux siècles précédents et fait preuve non plus de qualités brillantes, mais sérieuses. Le temps est passé où les dames d'honneur de l'Impératrice, les femmes ou filles de hauts fonctionnaires charmaient les cour-

tisans par leur esprit et leur talent littéraire. A partir de cette époque, la femme doit se contenter d'un rôle effacé, n'attirer l'attention sur elle que par la constance de ses affections et son dévouement à son maître et seigneur. Une préoccupation morale envahit toute la société et l'existence facile, instinctive des Foujiwara est oubliée.

Cé n'est pas seulement dans la narration des événements et dans le tableau des transformations sociales que l'auteur du *Heiké Monogatari* montre l'importance que le bouddhisme avait prise au XII^e siècle. Les conclusions que cet écrivain tire des faits, lui sont dictées par un constant souci de mettre en relief les vérités enseignées par Bouddha. L'exemple des Foujiwara, poètes et artistes, chasseurs de plaisir, obligés de céder devant la force brutale des Taïra, dont ils méprisaient la grossièreté, lui sert déjà à prouver la thèse que Rousseau soutiendra un jour. La prétendue civilisation des Foujiwara que les derniers Taïra imitent plus tard est une cause de ruine. Continuant ses démonstrations morales, il fera ressortir que si les Taïra sont tombés dans une décadence complète aussi vite qu'ils s'étaient élevés à l'apogée de la puissance et de la prospérité, c'est que la recherche des biens de ce monde, du luxe, de la gloire et des plaisirs est vaine et ne laisse après elle, que déception et amertume. Le désir étant la

source des douleurs, le supprimer est le seul moyen d'atteindre l'éternelle béatitude, c'est-à-dire le Nirvâna.

A travers tout l'ouvrage les enseignements religieux sont si abondants, qu'on y a vu une sorte de traité de propagande bouddhique. Il est vrai que toutes les vicissitudes de la vie des héros y servent à prouver l'inconstance de la fortune et la folie de tout attachement aux choses d'ici-bas. De chapitre en chapitre, on entend vibrer la voix de la cloche du temple de Guion répétant : « Tout est instable en ce monde. L'éclat de la fleur du teck proclame que les plus florissants vont infailliblement à la ruine. Les orgueilleux ne subsistent pas longtemps et leur vie n'est que le songe d'une nuit printanière. Les vaillants guerriers eux-mêmes succombent, pareils à une flamme exposée au vent. »

Guio

Quand le prêtre-laïque Kiyomori eut saisi le pouvoir dans le creux de ses mains il ne se conduisait plus qu'avec extravagance, sans crainte du blâme, sans souci de la moquerie.

En voici un exemple : Il y avait en ce temps-là dans la capitale deux shirabyoshi dont toute la population célébrait le talent. C'étaient des sœurs nommées Guio et Guinyo, filles d'une certaine Toji, ancienne danseuse elle-même. L'aînée Guio étant aimée de Kiyomori, la cadette Guinyo jouissait aussi d'une considération et de faveurs exceptionnelles. Pour leur mère on fit construire une belle maison et chaque mois on lui donnait cent kwan (1) d'argent et cent kokou (2) de riz. Leur famille vivait ainsi dans la richesse et les honneurs au milieu d'un bonheur sans limites.

Or, les shirabyoshi tirent leur origine des danses que Shima no Tchitosé et Waka no Maé exécutèrent pour la première fois sous le règne de Toba no ine,

(1) Kwan — 3 kg.750.

(2) Kokou — 180 litres.

vêtues du souikan blanc, coiffées de l'éboshi, un poignard à la ceinture. Par la suite, abandonnant le haut bonnet et le poignard elles ne conservèrent que le souikan, ce qui leur valut le nom de shirabyoshi, danseuses au manteau blanc.

En apprenant les succès de Guio certaines shirabyoshi de la capitale envièrent son sort, d'autres en prirent ombrage. Les premières se disaient : « Quelle chance a Guio. Pour une courtisane pourrait-il y avoir une vie plus heureuse ? Puisque son nom, sans doute, lui porte bonheur il nous faut en composer qui, comme le sien, contiennent le caractère « gui ». Bientôt il y en eut qui s'appelèrent Guiichi, Guini, Guitokou, Guifoukou. Les jalouses de leur côté se disaient : « La bonne fortune ne dépend-elle ici-bas que du nom que l'on porte ? C'est à sa naissance dans un monde antérieur qu'à chacun est assignée sa part de bonheur. » Beaucoup d'entre elles ne mirent point le caractère « gui » dans leur nom.

Trois années s'écoulèrent. Alors une nouvelle shirabyoshi de grand talent fit son apparition dans la capitale. La rumeur publique annonçait qu'elle était née au pays de Kaga, s'appelait Hotoké et qu'elle avait seize ans. En la voyant, grands de la Cour comme petites gens pensèrent que les générations s'étaient succédé depuis bien longtemps sans qu'on eût vu de danseuse à ce point remarquable.

Aussi était-elle l'objet d'une prédilection générale.

Hotoké se dit un jour : « Je mets en fête le pays tout entier mais, hélas ! le prince-prélat Heiké Kiyomori, image de puissance et de prospérité, ne me fait jamais appeler. C'est vraiment mon plus grand regret. Puisque dans mon état l'usage le permet, pourquoi n'irais-je pas le trouver ? » Un jour elle se rendit au Palais de Nishihatchijo où Kiyomori avait établi sa résidence temporaire.

On annonça au prince l'arrivée de la visiteuse en ces termes : « Hotoké, célèbre beauté de la capitale demande à être admise. » A cette nouvelle Kiyomori entra dans une grande colère : « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'une courtisane se présente ici sans y être invitée ? Comment a-t-elle osé venir ? Elle a beau porter un nom de hotoké, un nom de bouddha, je ne lui permets pas de poser les pieds là où se trouve Guio. Faites-la sortir sans retard. »

Un accueil si peu courtois obligeait déjà Hotoké à rebrousser chemin quand Guio dit au prince Kiyomori : « Chez les danseuses il est d'un usage commun de faire ainsi d'audacieuses visites. Elle est d'ailleurs encore bien jeune et dans son innocence est venue vous trouver. Allez-vous la chasser par un si dur accueil ? En pensant seulement à l'excès de sa honte je suis tout émue de pitié. J'ai trop connu sa triste condition pour ne pas souffrir à présent comme si

ce malheur m'arrivait à moi-même. Tout insensé que cela semble, rappelez-la, je vous en prie. Il n'est nullement nécessaire de la faire danser ou chanter devant vous, une simple entrevue sera pour elle un immense bienfait. » « Eh bien ! dit Kiyomori, puisque vous insistez si fort, je la verrai et la congédierai ensuite. » On l'envoya donc chercher.

Découragée par une réception si froide Hotoké était sur le point de remonter en voiture quand on la rappela. Elle entra dans le Palais. Le prince-prélat parut bientôt et lui accorda audience. « Je ne voulais pas vous recevoir aujourd'hui, lui dit-il, mais sur les instances de Guio, qui a eu je ne sais quelle idée, j'y ai consenti. Et, si j'accepte de vous voir, pourquoi n'écouterais-je point vos chants ? Pour commencer, improvisez une de ces chansons si à la mode en ce moment. »

Elle accepta et se mit à chanter un imayo :

Seigneur, qui vous voit pour la première fois
sera pendant mille ans comme un pin verdoyant
sur l'île des tortues dans l'étang devant vous
où des grues d'heureux présage volent en foule (1).

Trois fois de suite elle répéta son chant pour ses

(1) Le mérite de ce quatrain réside dans le fait que Hotoké y a accumulé des symboles de bonheur ou de longévité : le pin, toujours vert ; la tortue et la grue qui vivent, dit-on, des centaines d'années.

auditeurs émerveillés et le prince-prélat lui-même daigna manifester son intérêt.

« En vérité, vous chantez avec un très grand art. Je crois que vous dansez avec autant d'habileté. Montrez-nous votre adresse. Qu'on fasse venir des tambourins », ordonna-t-il.

Les tambourineurs arrivés Hotoké se mit à danser. Les flots de ses cheveux, les lignes de sa silhouette, les traits de son visage étaient incomparables. Les harmonieuses modulations de sa voix limpide, ses évolutions irréprochables avaient un charme indicible. De sa part pouvait-il en être autrement ? Kiyomori dans son ravissement laissait aller son cœur vers un nouvel amour.

Hotoké lui dit : « Seigneur, votre conduite n'est-elle pas étrange ? Sans attendre un appel je m'étais présentée et dans votre courroux vous m'avez presque chassée. Seule l'intervention de Guio m'a permis de paraître en ce lieu. Maintenant laissez-moi repartir au plus tôt. »

Kiyomori lui répliqua : « Je ne le permets pas. Peut être que Guio présente en ce palais est pour vous une gêne. S'il en est ainsi, je l'en ferai sortir. »

Hotoké reprit : « En croirai-je mes oreilles ! Je ne puis demeurer. Si je reste avec elle, pour Guio quel ennui ! Et si vous la chassez, me gardant toute

seule, imaginez, Seigneur, sa honte et sa douleur. Il sera naturel de me faire appeler si je prends quelque place en votre souvenir ; alors je reviendrai. Pour cette fois, Seigneur, laissez-moi m'en aller ».

Le prince-prélat répondit : « Puisqu'il en est ainsi, que Guio s'éloigne au plus vite ». Et, par trois fois, il la fit avertir dans ses appartements.

Dès le début de leur liaison Guio avait bien pressenti cette issue mais ne l'attendait pas pour ce jour même ou pour le lendemain. Cependant, tandis que le prince-prélat ne cessait de répéter qu'il serait contre toute convenance de la garder, Guio de son côté mettait de l'ordre dans sa chambre, effaçait toute trace de poussière, préparant son départ.

Déjà lorsque deux compagnons se sont reposés un instant à l'ombre d'un même arbre et désaltérés au même ruisseau ce n'est pas sans regrets qu'ils se disent adieu. Combien plus triste et plus pénible encore fut pour Guio le moment de quitter sa chambre pour toujours ! Combien de larmes vaines elle versa en promenant pour la dernière fois ses regards sur les lieux où elle avait passé trois heureuses années ! Hélas ! puisque l'ordre était de partir elle n'avait qu'à s'y soumettre, résignée, sans conserver même l'espoir de goûter à nouveau le bonheur en ce monde. Mais, pour laisser après elle un souvenir de son

bannissement, tout en pleurs, elle écrivit sur le papier d'une cloison de sa chambre :

Jeune pousse et plante flétrie
croissent dans la même prairie.
Toutes deux, sans recours, périront à l'automne.

Puis, ayant tout achevé, Guio rentra chez elle en voiture. Alors, n'en pouvant plus, derrière les shoji (1) elle se laissa choir sur les nattes et versa d'abondantes larmes. Sa mère et sa sœur en la voyant en proie à ce grand chagrin voulurent en connaître la cause ; mais devant son silence elles durent s'adresser à sa servante pour apprendre ce qui s'était passé. Bientôt on n'envoya plus chaque mois du Palais ni pension, ni présent de riz. C'était désormais aux parents de Hotoké d'être dans la prospérité.

Quand ils ouïrent la nouvelle qui se répandait par toute la ville, grands de la Cour comme petites gens se répétèrent les uns aux autres : « Croyez-vous la chose possible ? Est-il vrai que Guio en disgrâce ait quitté le Palais de Nishihatchijo ? Maintenant nous pourrons nous aussi la voir et l'appeler pour nous divertir. » Les uns lui adressaient des billets, d'autres l'envoyaient chercher par des messagers.

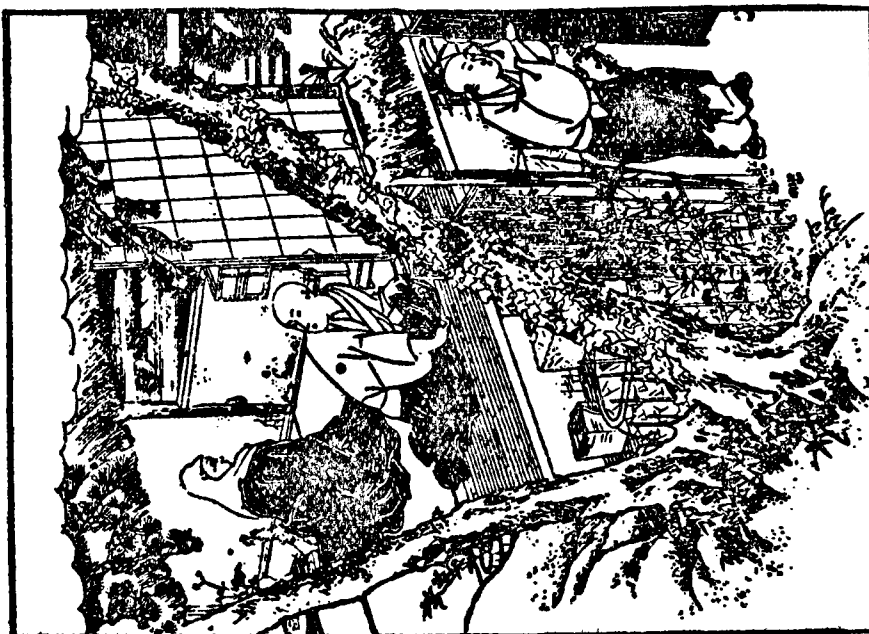
(1) Shôji, porte ou fenêtre consistant en un cadre de bois sur lequel on colle du papier translucide bien tendu. Mais à cette époque ce mot s'appliquait au fouçouma et au karakami qui sont de légères cloisons mobiles recouvertes de papier fort.

Mais Guio ne se montrait pas, jugeant que le temps était passé pour elle d'amuser ou de voir qui que ce fût. Elle ne lisait pas les lettres et, à plus forte raison, ne recevait pas les émissaires. Affligée et humiliée par l'insolence de ces démarches, s'absorbant dans ses souvenirs, elle languissait de chagrin et versait de vaines larmes. Cependant la fin de l'année arriva.

Or, il advint qu'aux premiers jours du printemps suivant le prince Kiyomori dépêcha un envoyé pour demander de ses nouvelles. « Je veux savoir, écrivait-il, ce que vous devenez et ce qui s'est passé chez vous depuis notre séparation. Comme Hotoké parfois trouve le temps bien long dans son isolement, il m'a plu de vous mander de venir au Palais la distraire par des chants et des danses. » Guio n'entr'ouvrit pas les lèvres et, retenant ses larmes, elle courba la tête.

Mais le prince irrité lui fit parvenir un second message : Pourquoi Guio ne donnait-elle pas de réponse ou dans un sens ou dans l'autre ? Ne viendrait-elle pas ? Si elle ne venait pas elle devait au moins expliquer sa conduite. Il méditait en son cœur des mesures à prendre contre elle.

Toji, sa mère, fut fort en peine en apprenant ces choses et tout en larmes lui donna des conseils : « Pourquoi ne pas faire connaître ta pensée ? Il vau-



Hotoké se rend à l'Ermitage de Guio pour se faire nonne

draît beaucoup mieux répondre au prince que d'encourir ses reproches. »

A quoi Guio répliqua en retenant ses larmes : « Si je croyais possible de me rendre chez lui, j'irais sans tarder, mais je ne peux m'y résoudre et ne sais que répondre. Si je ne réponds pas aujourd'hui à son invitation Kiyomori prendra contre moi des mesures. Que peut-il faire ? M'expulser de la ville ou me faire mourir ; je ne vois guère que ces deux châtiments. Qu'il m'oblige à quitter la capitale, je n'aurai pas de quoi me plaindre ; qu'il me condamne à mort, la vie m'est désormais à charge. Lui étant devenue odieuse comment me présenter à nouveau devant lui ? » Encore cette fois elle laissa le prince Kiyomori sans réponse.

Sa mère Toji, éplorée, lui renouvela ses conseils. « Qui veut vivre ici-bas doit complaire d'abord au seigneur du pays. Te dirai-je, ma fille, qu'ainsi que toutes choses les liens qui unissent les hommes et les femmes ne sont pas décidés en ce monde mais dans un monde antérieur ? Les uns s'engagent par serment à vivre ensemble jusqu'à la fin des siècles mais bientôt se séparent. D'autres, en revanche, désiraient ne s'associer que pour un temps et prolongent leur liaison jusqu'à la mort. Telle est la capricieuse règle des relations humaines. Dois-je aussi te rappeler comment pendant trois ans tu as

été aimée ? Il te faut savoir gré au prince Kiyomori de t'avoir si longtemps comblée de ses faveurs. Même enfin, si tu ne te rends pas à son invitation il ne te fera pas pour cela mettre à mort. Il est, à mon avis fort probable que tu seras chassée de la cité. A supposer que vous fussiez, ta sœur et toi, exilées de la capitale, vous êtes jeunes, que vous importeraient les rochers des montagnes ou les arbres des forêts ? La vie vous y serait facile, tandis que pour moi, vieille et sans force, il serait difficile de me faire à l'existence des campagnes et c'est avec tristesse que j'y songe. Fais seulement en sorte que je reste à la capitale jusqu'à mon dernier jour. Bienheureuse dès cette vie et dans la vie future serait la mère d'une fille aussi dévouée ». Ainsi parla Toji.

Bien que Guio eût décidé en elle-même de ne pas retourner chez le prince Kiyomori elle ne put prendre sur elle de résister au désir de sa mère. En pleurant elle se leva, triste jusqu'au fond de l'âme. Mais son cœur était trop cruellement tourmenté pour qu'elle se mît seule en route ; elle pria sa sœur et deux autres shirabyoshi de lui faire compagnie et toutes les quatre se dirigèrent en voiture vers le palais de Nishihat-chijo.

On ne la guida point vers la place où jadis elle était conduite. On n'avait réservé pour elle qu'une place inférieure et reculée. Alors Guio songea :

« Pourquoi donc ainsi me traiter ? Innocente de tout mal on m'a bannie et maintenant on met le comble à mon humiliation en me donnant une place aussi reculée. O mortification ! » Ne sachant que faire elle ne voulut pas laisser deviner ses pensées et relevant les pans de ses longues manches elle s'en couvrit le visage.

Or, dans l'excès de son chagrin des larmes s'échappèrent entre les plis de ses manches. Alors, Hotoké profondément émue de compassion s'adressa au prince-prélat : « Qui donc est cette personne ? Il me semble reconnaître Guio. En vérité, quelle tristesse est plus naturelle, si elle n'occupe pas à présent la même place qu'autrefois ? Ne la ferez-vous point approcher ? Si vous ne daignez pas, Seigneur, y consentir, permettez du moins que je me retire. » Ainsi parla Hotoké, mais le prince-prélat ne voulut pas faire avancer Guio et dit à Hotoké de regagner sa place.

Cependant, quelques instants plus tard Kiyomori, prit la peine de se déranger pour parler à Guio et lui dit : « Depuis notre dernière entrevue comment vous êtes vous portée ? Hotoké gozen paraît beaucoup s'ennuyer, chantez donc un imayo pour la distraire. » Guio, en prenant la résolution d'aller au palais avait, par avance accepté d'obéir aux ordres du prince, aussi réprimant ses larmes elle chanta cet imayo :

Hotoké le Bouddha, fut comme nous autrefois,
après la mort nous serons aussi hotoké

car nous avons la nature des hotoké.
Ce qui nous sépare fait seul notre tristesse.

Sans s'interrompre elle répéta son chant avec des larmes dans la voix et tous ceux qui étaient rangés dans la salle, membres de la famille Heiké, grands dignitaires de l'Empire et gardes du Palais, dans leur émotion, avaient de la peine à retenir leurs larmes.

Le prince-prélat loua le chant, jugea que Guio avait su trouver des paroles pleines de modestie et de délicatesse : « J'aimerais bien vous voir danser, ajouta-t-il, mais aujourd'hui mes fonctions me réclament. Dorénavant venez à votre gré, sans attendre d'invitation, chanter des imayo et danser pour divertir Hotoké. » Il dit. Guio resta muette et réprimant ses pleurs elle partit.

Par piété filiale elle était revenue sur sa décision de ne jamais aller au Palais et voilà comment elle fut humiliée sur la voie pénible qu'elle avait choisie. Quel sujet de regrets pour elle ! Lui sera-t-il possible de continuer à vivre s'il faut qu'elle rencontre toujours le malheur et l'humiliation ? « Maintenant, disait-elle, à tout instant je songe à me jeter au fleuve. » Sa sœur Guinyo entendant ces mots lui faisait bien écho : « Sœur aînée, si tu vas te noyer je veux disparaître avec toi. » Et leur mère Toji, tout attristée par ces discours répétait ces conseils en pleurant : « Guio ne parle pas ainsi. Je t'ai engagée à te rendre

au Palais, car je ne pouvais prévoir ce qui est arrivé. Je comprends trop que tu as lieu de regretter ta visite. Toutefois Guio, si tu mettais fin à ta vie, ta sœur Guinyo voudrait mourir avec toi. A quoi me servirait alors de prolonger mes jours jusqu'aux infirmités de la vieillesse, si mes filles encore si jeunes venaient à me manquer ? Pour moi aussi la mort serait un gain. Pourtant je ne me sens pas au terme de mes jours. Aussi causer la mort de votre mère serait vous rendre coupables d'un des cinq plus grands crimes (1). Le séjour ici-bas n'est pas plus qu'un arrêt dans une hôtellerie. Qu'importe que l'opprobre s'entasse sur l'opprobre ! Nous avons traversé bien des épreuves en cette vie, mais le malheur serait pour nous infini si nous nous égarions dans la voie ténébreuse de la vie future ». C'est ainsi que fondant en larmes, elle implorait sa fille.

Et Guio répondait, secouée par les sanglots « En vérité, il en est bien ainsi. Sans doute je serais grandement criminelle si pour la moindre humiliation, pour le moindre regret je songeais à m'ôter la vie. Je comprends mon erreur et je veux désormais écarter ces coupables pensées. Pourtant, comme pour moi la capitale est pleine d'infortune, je n'y resterai pas et sur le champ je la fuirai. » C'est ainsi

(1) Les cinq grands crimes sont : tuer son père, sa mère, un arhat (un sage) causer des divisions dans le sein du clergé, verser le sang d'un bouddha.

que dans sa vingt-et-unième année Guio choisit un ermitage au fond des montagnes du pays de Saga, où dans une hutte de broussailles elle passait ses jours à implorer Bouddha.

En entendant la décision de Guio : « N'ai-je pas pris l'engagement d'accompagner ma sœur dans la mort même ? » dit Guinyo. « Personne, assurément, n'a moins de goût à vivre que moi. » Dans sa dix-neuvième année elle changea d'existence et, recluse au désert avec sa sœur, elle demanda la vie future.

Leur mère Toji à son tour, voyant que ses filles malgré leur jeunesse avaient en ce monde changé de vie, pensa : « A quoi servirait à leur mère, vieille et sans force, de conserver ses cheveux blancs ? » Dans sa quarante-cinquième année elle se rasa la tête et toutes trois ensemble — elle et ses deux filles — avec ferveur se consacrèrent entièrement à la prière pour préparer leur vie future. O spectacle émouvant !

Cependant le printemps passé, l'été aussi vieillit. Les premiers vents de l'automne se mirent à souffler. Ce fut le temps où, en voyant leurs deux étoiles tutélaires se rencontrer au firmament, les amants séparés vont confier aux feuilles du kaji des messages à transmettre par delà l'étendue des cieux (1). Toutes trois, en contemplant le soleil qui se cachait dans l'ombre

(1) Les deux étoiles dont il s'agit sont Orihimé (Véga) et Hikobashi qu'on dit se rencontrer le sept juillet, fête de Tanabata.

des montagnes de l'Occident évoquaient le Jôdô (1), Paradis de l'Ouest. « Un jour nous y renaîtrons, nous y vivrons à l'abri des soucis », disaient-elles et, songeant au malheur de leurs jours écoulés elles pleuraient sans fin.

Le crépuscule s'étant assombri elles fermèrent leur barrière en treillis de bambou et allumèrent un faible lumignon. Elles priaient toutes trois Bouddha d'un même cœur quand elles entendirent frapper au portail. Les recluses alors, tressaillant de surprise, se dirent : « Ah ! quelque malin démon vient troubler nos prières et les rendre inutiles. Qui peut s'aventurer ainsi la nuit si tard, lorsque, même le jour, personne ne pénètre jusqu'à notre cabane au fond de la montagne ? Notre barrière de bambou est une si fragile fermeture que si nous n'ouvrons pas elle sera bien facile à forcer. Ouvrons-la nous-mêmes au plus vite. Si c'est un être sans pitié qui en veuille à nos vies, ayons entière confiance en Amida, supplions Bouddha avec foi, sans repos. Si Bosatsou (2), guide des âmes, vient à notre rencontre, comment ne voudra-t-il pas alors nous conduire à la Terre Pure de Bouddha ? » Et, tout en se préparant, elles ne cessaient pas de

(1) Jôdô — Paradis d'Amida, situé à l'ouest, dont le nom signifie Terre Pure.

(2) Bosatsou, personnage des Enfers bouddhiques qui sert de guide aux morts.

réciter le Nemmboutsou (1). Puis, avançant avec prudence en se tenant par la main, elles approchèrent du portail et l'ouvrirent. Elles ne trouvèrent point de malin esprit. Voici Hotoké était devant elles.

A sa vue Guio s'écria : « Que vois-je ? On dirait Hotoké ; est-ce un rêve, est-ce la réalité » ?

Hotoké lui répondit en retenant ses larmes : « Vous raconter ce qui m'est arrivé vous semblera une répétition, mais, si je ne fais pas le récit des événements, vous ne pourrez me reconnaître. Il faut que je vous rapporte tout ce qui s'est passé, depuis le commencement. »

« En premier lieu, m'étant présentée chez le prince sans y être invitée j'avais déjà été renvoyée, quand, grâce à votre intervention, on me fit rappeler. Malgré mes prières vous avez été chassée. Faible femme que je suis, je n'ai pu empêcher votre départ et j'en suis encore remplie de remords et de compassion. Quand je vous vis à jamais éloignée, le séjour du Palais n'eut plus pour moi de charmes, et je n'eus que de tristes pensées en songeant que les vers que vous aviez écrits un jour d'automne sur les shoji se réaliseraient. Je conservais le souvenir de votre retour commandé pour me chanter un imayo. Puis, j'ignorai ce que vous étiez devenue. Il me parvint pourtant

(1) Nemmboutsou, prière à Bouddha, dont les premiers mots sont : Namou Amida Boutsou.

que vous aviez quitté le monde, comme vous êtes à présent, et qu'en un même lieu toutes trois vous priiez Bouddha. Ne pouvant plus résister au désir de vous imiter j'implorai le prince-prélat de me rendre la liberté ; il ne m'écouta pas. Plongée dans mes réflexions j'envisageai ce monde comme le rêve d'un rêve. Que sont les plaisirs et la gloire ? Certes, il est difficile de recevoir un nouveau corps et de rencontrer Bouddha. Si je m'enfonçais en ce moment dans le Naïri (1) des peines éternelles, j'aurais beau renaître dans l'éternité il me serait difficile de remonter à la surface. Vieillards comme enfants en ce monde n'ont pas de certitude, les jeunes ne peuvent compter sur leur âge, le souffle qu'on exhale n'attend point celui qu'on aspire. Éclairs traversant la nue, fils tissés dans l'air ne durent pas moins que nous. Que je serais à plaindre si, fière de la prospérité d'une journée, j'ignorais pour toujours la félicité d'un autre monde. Ce matin je me suis enfuie en secret et je suis venue jusqu'ici telle que vous me voyez. » Elle dit. Écartant le voile qui la couvrait elle laissa voir sa tête rasée comme celle d'une nonne.

« Puisque je suis ainsi changée, oubliez mes torts passés. Si vous m'accordez votre pardon, nous répéterons ensemble le Nemmboutsou et nous obtiendrons un jour le lot des bienheureux, réunies dans le divin

(1) Naïri, un des enfers bouddhiques.

calice du lotus. Même si vous ne m'acceptez point parmi vous, dès maintenant je veux passer ma vie à prier Bouddha, car mon désir le plus ardent est de pouvoir échanger ce monde pour un autre meilleur. Que m'importent les lieux où j'irai, le tapis de mousse sur lequel je me coucherai et la racine de pin qui me servira d'oreiller. » Pressant ses longues manches contre son visage, elle pleurait à chaudes larmes en suppliant.

Guiq, en retenant ses pleurs, lui dit : « Que vous fussiez un jour vous faire nonne, en rêve même je ne l'aurais imaginé. Je me suis résignée au malheur de ma vie, en pensant qu'en ce monde transitoire triste est l'existence d'habitude. Mais facilement je je songeais à vous avec ressentiment, compromettant, malgré moi, ma vie présente et ma vie future. Puisque vous êtes venue ainsi transformée, vos fautes commises jusqu'à ce jour disparaîtront comme la rosée au soleil ou la poussière au souffle du vent. Voici que, sans aucun doute à présent, nous pourrions mourir de la mort idéale ; joie sans égale ! Quand je quittai le monde on trouva la chose inouïe, et moi je la jugeai aussi de même. Cependant j'avais des raisons pour m'y décider, j'avais sujet de me plaindre et de haïr la vie. Pour vous, rien de semblable. Que, sans déception, sans malheur, à peine âgée de dix-sept ans, vous soyez fatiguée de ce monde de péché et

cherchiez à gagner la Terre Pure du Jôdô par vos prières, voilà une résolution vraiment inspirée par l'esprit de Bouddha. Invoquons ensemble son nom ».

Dès lors toutes les quatre, recluses au même désert, priant du matin jusqu'au soir, offraient des fleurs et de l'encens sur l'autel de Bouddha ; la prière devint leur unique pensée. On dit que, chacune à son heure, vit ses vœux les plus ardents réalisés.

Telle est la merveilleuse histoire des quatre saintes recluses dont les noms : Guio, Guinyo, Hotoké et Toji sont inscrits au même endroit sur les registres du temple Choko-do fondé par le Hôô (1) Go Shirakawa.

(Vol. I, chap. 6.)

(1) Hôô, empereur qui, après avoir abdiqué, vivait dans la retraite et se consacrait au culte de Bouddha.

Trépignements

C'était Tanzaémon no Jo Motoyasou le messager. Après avoir rapidement débarqué, lui et ses compagnons se mirent à appeler tous ensemble le prêtre-laïque Hei Hangan Yasouyori et le lieutenant-général Tamba, exilés de la capitale à Kikai-gashima. Or, ils étaient tous les deux absents, s'étant rendus, suivant leur habitude, à leur sanctuaire de Koumano. Shoukan seul était là. En entendant ces clameurs, il crut rêver ou que des démons et de malins esprits de l'air se jouaient de lui. Dans sa surprise il se demandait s'il ne se trompait pas et tout agité par l'émotion, moitié courant, moitié culbutant, il alla au devant de l'envoyé, auquel il se présenta, expliquant qu'il était Shoukan, l'évêque exilé.

Un serviteur tira d'un petit sac qui pendait à son cou la lettre de pardon du prince-prélat Kiyomori. Il la tendit à Shoukan qui l'ouvrit et la lut : « Le grand crime des exilés est pardonné, qu'ils hâtent leur retour. A l'occasion des prières pour l'heureuse délivrance de Son Auguste Majesté l'Impé-

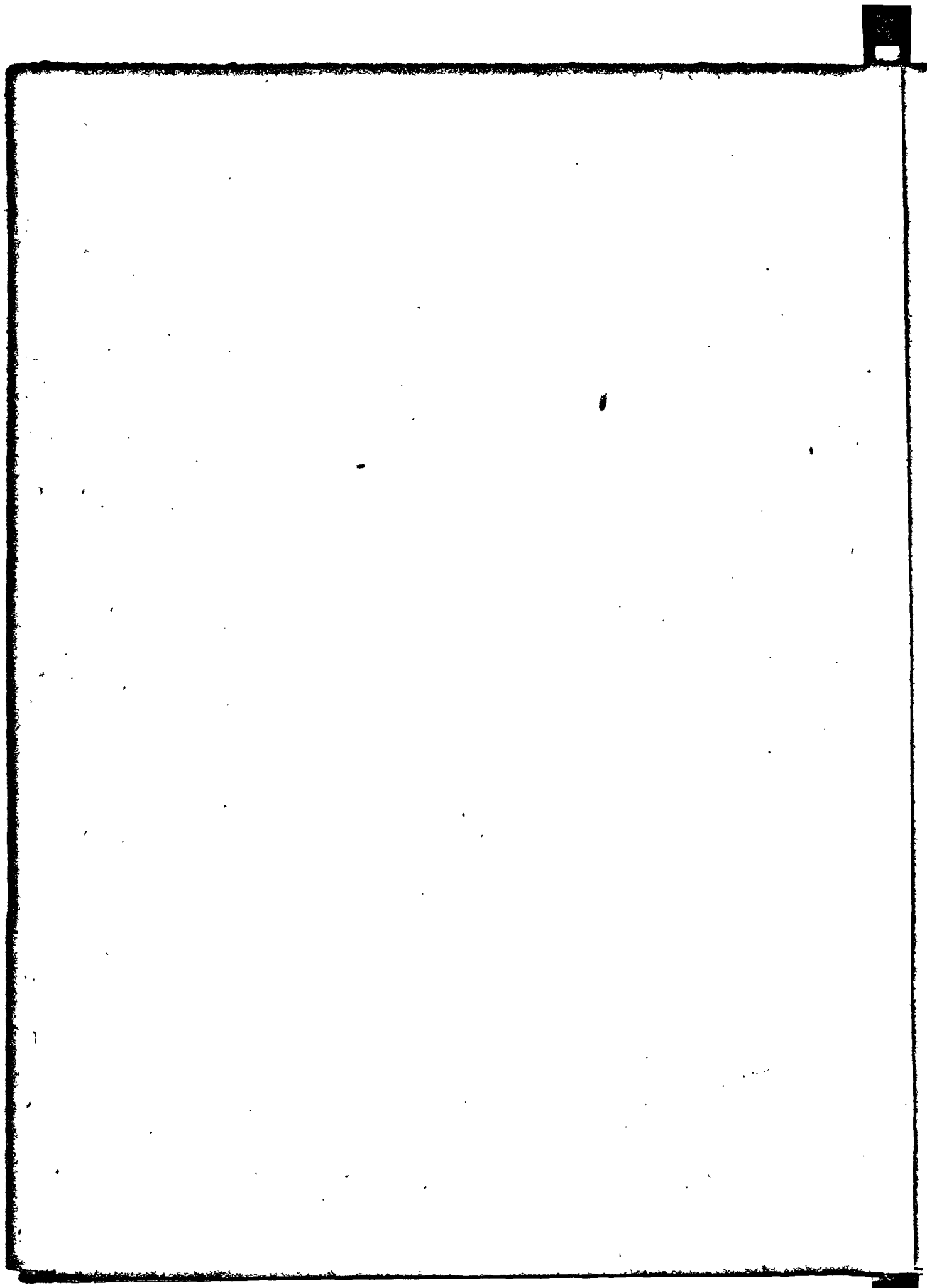
ratrice, un grand pardon est accordé. Les exilés de Kikaigashima : le lieutenant-général Naritsouné et le prêtre Yasouyori, sont pardonnés. » Aucune mention n'était faite de Shouinkan. Sur l'enveloppe peut-être y avait-il quelque chose ? Il regarda l'enveloppe, mais il eut beau l'examiner, il ne vit rien. Il parcourut à nouveau la lettre de la fin au commencement, du commencement à la fin, mais il n'y avait que deux noms, il n'y en avait pas trois. Pendant ce temps, l'officier et Yasouyori revinrent. Le premier prit la lettre et la lut, Yasouyori la lut à son tour. Leurs deux noms étaient seuls écrits. Pareilles choses n'arrivent qu'en songe. S'ils croyaient rêver la réalité pourtant s'imposait à eux et quand ils considéraient la réalité il leur semblait rêver. Outre ce message de pardon, l'envoyé avait apporté un gros courrier pour les deux graciés, mais pour l'évêque Shouinkan, il n'avait pas la moindre lettre lui demandant de ses nouvelles. « Vraiment », se disait-il, « on pourrait croire que tous mes parents et amis ont disparu de Kioto ». Attristé par cette pensée il disait : « Nous avons tous les trois commis la même offense, notre lieu d'exil est le même, comment se fait-il donc qu'au jour d'une amnistie, deux d'entre nous soient graciés et l'autre doive rester ici ? Les Heiké m'ont-ils oublié ? N'est-ce pas une omission de quelque secrétaire ? Quelle explication donner ? » Tantôt éle-

vant ses regards vers le ciel et tantôt prosterné sur le sol, il versait de bien vaines larmes. L'évêque saisissant l'officier par la manche se plaignit à lui : « C'est la folle révolte de votre père, cet insensé de conseiller impérial, qui m'a jeté dans le malheur où je suis. Mon sort ne doit pas vous laisser indifférent. Puisque ma grâce ne m'est pas accordée, il vous est impossible de m'emmener à la capitale, mais prenez du moins assez pitié de moi pour me conduire à Kiouchiou. Tant que vous avez été sur cette île, les nouvelles me sont arrivées comme les hirondelles au printemps ou les oies sauvages qui s'abattent sur les rivières en automne. Comment pourrai-je en avoir à présent ? » Et pendant qu'il parlait, son visage exprimait ses tourments. Naritsouné lui répondit : « Ce que vous dites est juste. Aussi, malgré notre grande joie d'être rappelés à la capitale, la pensée de vous laisser ici nous rend pénible notre départ. Nous voudrions bien vous prendre avec nous, mais l'envoyé nous l'interdit absolument. Si l'on apprenait au Palais que nous avons tous trois quitté cette île sans avoir été tous les trois graciés, loin d'obtenir le résultat que vous cherchez, vous vous attireriez de bien plus grands malheurs. C'est moi, Naritsouné, qui vous le promets, je retournerai directement à la capitale, j'irai trouver des gens en place exprès pour leur parler

de vous, je sonderai les intentions de Kiyomori et j'agirai en sorte qu'on vous envoie chercher. Prenez patience et conservez l'espoir qui vous a toujours soutenu. La vie humaine a trop de prix pour qu'on vous abandonne et bien qu'on vous ait oublié cette fois-ci, votre grâce ne peut tarder à venir. » C'est ainsi qu'il tâchait de consoler Shouinkan qui semblait écrasé par son malheur. Au moment où le bateau allait partir, l'évêque essaya d'y monter, mais il tomba ; relevé de sa chute, il voulut de nouveau s'y hisser et se démena comme un forcené. En souvenir de leur commun exil, l'officier lui donna ses matelas et le prêtre Yasouyori lui laissa un exemplaire du saint livre Hokkékio. Déjà le câble d'arrière était lâché, la barque avait démarré quand l'évêque fut entraîné par le câble qu'il avait saisi, l'eau lui vint à la ceinture, lui monta jusqu'aux aisselles ; il se laissa tirer tant qu'il sentit le fond, mais voyant qu'il perdait pied, il se cramponna au bord de l'embarcation. « C'est ainsi que vous me rejetez tous ! Vous m'avez toujours traité avec bonté et voilà que je ne suis plus rien pour vous. Je sais que vous ne pouvez pas m'emmener à la capitale puisque je ne suis pas gracié, mais vous pouvez me conduire à Kioushiou. » C'est en ces termes qu'il suppliait les passagers, mais l'envoyé de la capitale demeura inflexible et, repoussant les mains qui s'accrochaient au bateau,

il commanda de partir à la rame. L'évêque alors, impuissant contre le destin, remonta sur la grève et s'y laissa tomber. Puis, comme un petit enfant qui court en larmes après sa nourrice ou sa mère, il trépignait. « Ho ! laissez-moi m'embarquer, prenez-moi avec vous », criait-il en pleurant. Seules quelques vagues blanches marquèrent le passage de l'esquif s'éloignant sous l'effort des rameurs. Bien que le navire ne fût pas encore loin, l'évêque aveuglé par ses larmes ne l'apercevait pas. Il monta en courant sur un promontoire élevé d'où il se mit à faire des signes vers le large. Telle était Matsououra Sayohimé agitant son voile pour rappeler le navire chinois qui emportait son mari, mais le désespoir de Shoukan était plus poignant encore. Sous le soleil à son déclin, le bateau poussé par les rames diminuait à l'horizon. L'évêque ne s'en retourna pas à son misérable grabat ; les pieds baignés par les vagues, trempé par la rosée, il passa là toute la nuit. Cependant, se disant que Naritsouné était un homme charitable qui ferait peut-être tout son possible pour intercéder en sa faveur, il ne se jeta pas à la mer. Comme il était à plaindre d'avoir si mal fondé son espoir ! On peut ainsi comprendre la douleur de Sori et de Sokouri, qui furent autrefois abandonnés sur le mont Kaigan.

(Vol. III, chap. 2).



Ario se rend à l'île

C'est ainsi que deux des exilés de Kikaïgashima furent rappelés à la capitale, tandis que le troisième en restait maintenant le seul gardien. O déplorable histoire ! Or, Shoukan avait chez lui un jeune homme du nom d'Ario, qu'il avait pris par pitié à son service encore enfant. Celui-ci ayant ouï dire que les exilés de Kikaïgashima revenaient à Kioto, se porta à leur rencontre jusqu'à Toba. Ne voyant pas son maître, il se mit en quête d'information et apprit que l'un des condamnés, coupable d'un crime d'une gravité exceptionnelle, avait été abandonné sur l'île. Pour exprimer le sentiment qu'il éprouva, le mot affliction est d'une ridicule insuffisance. Il se tenait dans les rues de Rokouhara discrètement à l'affût de nouvelles, mais n'entendant point dire qu'on dût gracier son maître, il résolut d'aller trouver la fille de l'évêque dans sa retraite et lui dit : « Par suite d'un oubli probablement, votre père n'est pas revenu. Il faut donc maintenant que j'aille à sa recherche, mais avant mon départ ne voudriez-vous pas me donner un message pour lui ? »

A ces mots la jeune fille, transportée de joie, se hâta d'écrire une lettre qu'elle lui remit. Le serviteur, craignant de ne pas obtenir la permission de ses parents, ne leur fit rien savoir et quitta la capitale vers la fin du troisième mois (1), sans doute trop pressé pour attendre jusqu'à l'été le départ du bateau chinois du cinquième mois. Après une longue traversée, il aborda sur la grève de Satsouma, puis alla accoster une sorte de quai d'où l'on s'embarquait pour l'île. A peine avait-il atteint cette jetée qu'il fut regardé comme suspect et soumis à une minutieuse visite. Il n'en fut pourtant pas découragé, car il avait réussi à dissimuler la lettre de la jeune fille dans son chignon. Profitant alors du bateau de quelque marchand, il passa à l'île. Il en avait bien entendu parler à la capitale, mais la description qu'on lui en avait faite n'approchait pas de ce qu'il voyait ; pas une rizière, pas un champ cultivé, pas un village, pas un hameau. La nature y avait placé des indigènes parlant une langue incompréhensible pour lui. Venant à en rencontrer, il leur dit : « Pourriez-vous me donner un renseignement ? » « Comment ? » firent-ils. Quand il leur demanda s'ils savaient ce qu'était devenu un homme exilé de Kioto sur cette île, appelé Shouinkan prier de Hosshoji, ils répliquèrent : « Pour vous répondre il nous faudrait d'abord connaître les mots

(1) L'ancien calendrier japonais faisait commencer l'année en février.

« prier » et « Hosshoji », et de la tête ils firent signe qu'ils ne comprenaient rien. L'un d'eux pourtant saisit et dit : « Nous ne pouvons pas vous renseigner. Il y a bien eu ici trois hommes répondant à vos indications, deux d'entre eux ont été rappelés à la capitale, maintenant il n'en reste plus qu'un qui rôde de ci, de là. Il y a quelque temps qu'on ne l'a pas revu. » S'avisant que son maître serait peut-être sur la montagne, Ario s'y engagea, se frayant un chemin, gravissant des sommets, s'enfonçant dans des vallées, tantôt ses pas étaient ensevelis dans des nuages blancs, tantôt ils ne suivaient aucun sentier. La fraîcheur de la brise agitant le feuillage le tirait de ses rêves, où l'ombre même de Shouinkan ne se montrait pas à lui. Malgré tous ses efforts, il ne put le rencontrer. Il reprit ses recherches du côté de la mer et ne vit sur la plage que des empreintes de pattes de mouettes et, plus loin sur le sable blanc, des vols de goëlands ; aucune trace humaine. Un matin, un être étique comme une libellule arriva du rivage en chancelant. A sa mine on devinait quelque ancien bonze, ses cheveux étaient hirsutes, des algues le couvraient comme d'un tissu en lambeaux ; aux articulations ses os perçaient sa peau ridée ; de ses vêtements on n'aurait osé dire s'ils étaient de soie ou de coton. Dans une main il tenait une poignée de varech, dans l'autre un poisson qu'on lui avait

donné. Il est vrai qu'il marchait, mais avec quelle lenteur, et en bronchant à chaque pas. Ario avait bien vu des mendiants à la capitale, mais jamais d'être semblable. Comme Bouddha a dit : « Tous les démons sont au bord de la mer et tous les maux dans les profondeurs des montagnes et sur les océans », Ario se demanda s'il n'avait pas devant lui quelque diable affamé du Gakidô (1). L'homme s'avança dans la direction du jeune serviteur qui, dans l'espoir que cet individu pourrait le mettre sur les traces de son maître, s'adressa à lui : « Permettez-moi de vous poser une question. » « Faites », répliqua l'autre. « Connaissez-vous ici un homme appelé Shouunkan, ancien évêque et abbé du monastère de Hosshoji ? » Le serviteur n'avait pas reconnu les traits de son patron, mais comment Shouunkan eût-il pu oublier son domestique ? A peine eût-il répondu que c'était lui Shouunkan qu'il s'affaissa sur le sable en laissant échapper de ses mains ce qu'il tenait. C'est ainsi qu'Ario apprit ce qu'était devenu son maître. Après avoir posé sur ses genoux la tête de Shouunkan tombé en défaillance, il lui parla en fondant en larmes : « Est-ce donc en vain que j'ai traversé tant et tant de mers ? Pourquoi faut-il qu'aussitôt arrivé, j'éprouve un si cruel chagrin ? » Shouunkan reprit un peu ses

(1) Gakidô, un des enfers bouddhiques où les morts sont punis par la faim.

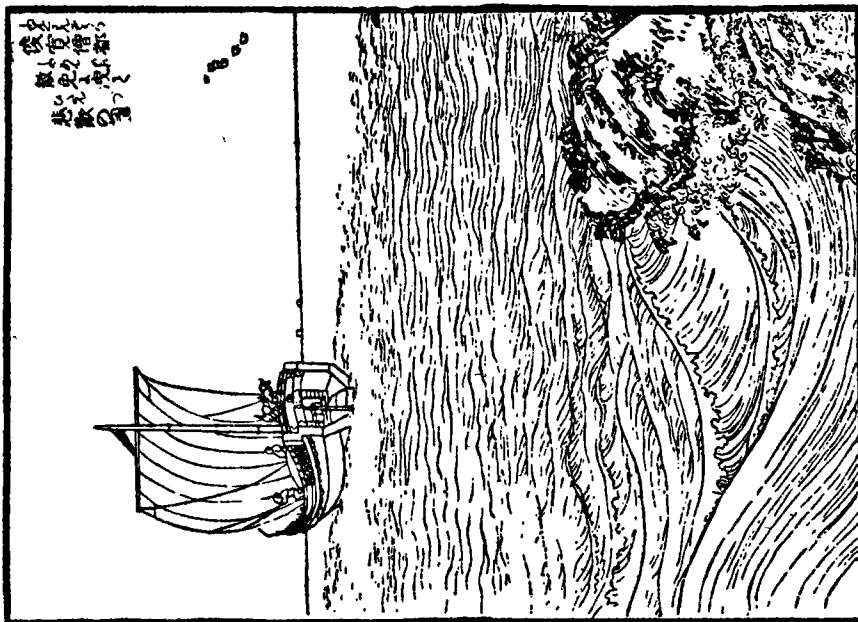
sens et se releva, soutenu par son serviteur. « Vraiment, lui dit-il, tu as fait preuve d'un grand dévouement en affrontant, sans aucun intérêt, les périls d'un si long voyage. Comme ma mémoire conserve encore le souvenir de Kioto, je revois les visages de ceux qui me sont chers, de nuit et de jour, en rêve ou dans des visions causées par mon épuisement. Je suis si faible que je ne puis distinguer le rêve de la veille et je prends ta visite pour un songe. Si c'est une illusion, que ferai-je lorsqu'elle se sera dissipée ? » Ario lui dit : « C'est bien la réalité. Ce qui est un plus grand miracle, c'est qu'en dépit de votre misère, vous soyez encore en vie. » Shouinkan reprit : « Quand l'autre année, au départ du lieutenant-général et du prêtre-laïque Hangan, je voulais mettre fin à mes jours, Naritsouné a réussi à m'en détourner en m'exhortant à attendre d'autres nouvelles de la capitale. Me suis-je montré trop confiant en ajoutant foi à ses paroles consolatrices, mais peu réalisables ? J'ai alors désiré vivre encore, mais cette île n'offre pas de quoi soutenir une existence. Tant que j'avais assez de force, j'allais à la montagne chercher ce qu'on appelle du soufre pour l'échanger contre des aliments avec les marchands de Kiouchiou que je rencontrais. Pourtant, à mesure que les jours s'accumulaient, ma faiblesse augmentait, si bien que maintenant je ne peux plus le faire. Quand le temps est beau comme

aujourd'hui, élevant mes mains appliquées l'une contre l'autre, avec force génuflexions, je vais mendier sur la plage et des pêcheurs ou des marins me donnent du poisson ; à marée basse je ramasse des coquillages, je récolte des algues comestibles et c'est des mousses du rivage que je fais dépendre ma vie éphémère comme la rosée. Voilà l'existence misérable que j'ai consenti à mener malgré mon chagrin. Vois-tu d'autre moyen qui m'eût permis de prolonger ma vie sur cette terre de douleur ? » Bien qu'il désirât lui raconter sur-le-champ tout ce qui lui était arrivé, il ajouta : « Allons à la maison. » Ario s'écria : « Comment ! même dans de pareilles conditions vous avez une maison ? Voilà qui semble un miracle. » Portant le prélat sur son dos, il suivit le chemin qui lui fut indiqué. Au milieu d'un bosquet de pins, l'évêque avait pris pour piliers quelques bambous, les avait reliés par des roseaux en guise de poutres ou de solives et avait étendu dessus et dessous une couche d'aiguilles de pin si serrées que ni le vent ni la pluie ne pouvaient les traverser. Ario lui dit : « Quelle misère ! Quand je songe au temps où vous étiez à la tête du couvent de Hosshoji, avec plus de quatre-vingts maisons à administrer et dans ces établissements d'importance inégale quatre à cinq cents subordonnés à commander, ce que j'ai sous mes yeux affligés me paraît prodigieux. »

Nos fautes peuvent avoir trois sanctions différentes : une qui nous est infligée dès la vie présente, une autre dans notre prochaine vie et la dernière que nous subissons dans une série d'existences. Ce prêtre qui, de tout temps, n'a pas eu d'autres fonctions que de surveiller les affaires d'un grand temple et du culte de Bouddha et s'est montré sans honte et sans charité, semble recevoir son châtiment dès sa vie présente.

Comprenant que cette rencontre n'était pas un jeu de ses sens, Shouinkan reprit : « L'autre année quand on est venu chercher Naritsouné et Yasouyori, on ne m'a pas apporté de lettre. Aujourd'hui encore n'as-tu rien à me remettre de la part de ma famille ? » Ario, incapable d'arrêter le flot de ses larmes, resta longtemps muet. Après quelques instants il se leva et dit avec des sanglots dans la voix : « Quand vous fûtes parti, ô mon maître, pour le palais de Nishihat-chijo, la police du prince arriva. Les agents saisirent et confisquèrent tous vos trésors et vos objets de prix ; ils arrêterent les gens de la maison pour les interroger sur la rébellion et les mirent tous à mort. Notre maîtresse ne trouvant pas d'autre moyen de soustraire son enfant aux perquisitions des policiers, prit la fuite et l'emmena au fond de Kourama. C'est là qu'ils vivaient cachés. Moi seul allait parfois les voir et me mettais à leur service. Certes, l'affliction

de Madame était grande, mais l'enfant montrait davantage ses regrets et me demandait avec impatience chaque fois qu'il me voyait : « Pourquoi ne m'emmènes-tu pas à cette île qu'on appelle Kikāigashima ? » Mais au deuxième mois de cette année, il a été emporté par une maladie qu'on nomme la variole. Madame, sous le double coup de votre exil et de la mort de son fils, tombée dans un profond abattement, a dû prendre le lit peu de temps après, puis est décédée le second jour du troisième mois. Votre fille à présent reste seule, retirée chez une de ses tantes et m'a chargé de vous apporter la lettre que voici. » A ces mots il tendit la lettre à Shoukan qui l'ouvrit et y lut tout ce qu'Ario venait de lui raconter. Elle se terminait ainsi : « Deux des exilés sont revenus à la capitale, pourquoi vous, mon père, restez-vous seul sur cette île lointaine ? De haute ou de basse condition, rien de plus impuissant qu'une femme. Si j'étais homme, qui pourrait m'empêcher d'aller vous rejoindre dans cette île où vous êtes ? Je vous en supplie, revenez vite à la capitale avec votre serviteur. » « Ario, dit Shoukan en pleurant, quelle candeur ! Je n'aurais pas enduré ici trois années de souffrance si cela n'avait tenu qu'à moi. Ma fille doit avoir douze ans. Si naïve, comment pourrat-elle se marier un jour ou remplir des fonctions à la Cour ? Un poème dit : « Un père n'est pas aveugle



Douleur du moine Shoun-an qui n'a pas été grâcié

mais son amour pour ses enfants l'égare. » On constate à présent la vérité de ces mots. Relégué sur cette île, sans calendrier, je ne savais ni les mois, ni les jours. Aussi pendant trois ans c'est le spectacle de la nature, où les fleurs se fanaient et les feuilles tombaient, qui m'indiquait si j'étais au printemps ou en automne. Le chant de la cigale et le blé mûrissant, m'apprenaient le retour de l'été, et la neige s'amoncelant me disait que c'était l'hiver. Je comptais les trente jours par les phases de la lune et calculais sur mes doigts que cette année mon fils mort avant moi aurait bientôt six ans. Hélas ! à mon départ de Nishihatchijo cet enfant voulait m'accompagner, mais je le consolais en lui disant que je ne tarderais pas à revenir. Je m'en souviens comme d'aujourd'hui. Si j'avais su que je le voyais pour la dernière fois, je l'aurais regardé plus longtemps. Qu'on soit parent, enfant, époux, tout n'est pas terminé en ce monde. Maintenant ma fille seule me met en souci, car si elle vit, ce sera probablement dans les soupirs. »

Il jugea qu'une plus longue vie ne lui réserverait que des tristesses, aussi, bien que son existence même fût en cause, il refusa toute nourriture et ne fit plus qu'invoquer le nom d'Amida et se préparer à la mort par les prières consacrées. Vingt-trois jours seulement après l'arrivée d'Ario, le prélat expira, âgé, dit-on, de trente-sept ans. Ario entourant de ses

bras le corps sans vie, élevant ses regards vers le ciel ou prosterné sur le sol, donna libre cours à ses lamentations. « J'aurais voulu bientôt vous servir dans un autre monde, mais comme il ne reste ici-bas que votre fille pour prier pour vous, il faut que je vive encore un peu de temps pour aller sur votre tombe lire les prières des morts. » Ayant déplacé la couche où reposait la dépouille de l'évêque, il démolit la hutte, puis des branches de pin mortes et des feuilles de roseaux desséchées s'éleva une fumée chargée de senteurs marines. Après avoir incinéré son maître, il recueillit des os blanchis qu'il suspendit à son cou. Puis il se rembarqua sur le navire de quelque marchand et gagna Kiouchiou. De là il partit trouver la fille de l'évêque dans son lieu de retraite et, reprenant les événements à leur commencement, lui en fit le récit détaillé : « Après une très attentive lecture de votre lettre, il fut de plus en plus envahi par les souvenirs. N'ayant dans cette île ni papier, ni écriture à sa disposition, il lui était impossible de vous répondre. Comme s'il oubliait tout ce qu'il avait à vous dire, il renonça à vous l'exprimer. Sur cette terre nous sommes séparés par le Tashô Kôgô (1), d'un autre monde où vous ne pouvez désormais prétendre voir votre défunt père ou entendre sa voix. Votre

(1) Tash Kôgô — renaissance et éternité — le changement éternel des formes.

seule ressource est de réciter des prières qui lui assurent le bonheur dans une autre vie.» Ainsi dit Ario.

A peine la jeune fille eût-elle entendu la fin de ce discours, qu'elle tomba dans des convulsions de désespoir. A douze ans elle se fit nonne du couvent Hokké, de Nara, où les regrets l'animaient d'un grand zèle à implorer son père et sa mère dans un autre monde. Telle est sa touchante histoire.

Ario partit déposer les derniers ossements de son maître, qu'il avait apportés suspendus à son cou, dans un sanctuaire des plus écartés, au sommet du mont Koya, et devint prêtre dans la vallée de Renn-guei. Sept fois il traversa bien des pays, allant en pèlerinage à beaucoup de temples où il priait pour son maître défunt. C'est ainsi qu'entassant les souffrances sur toutes sortes de vivants, les Heké se préparaient une fin terrible.

(Vol. III, chap.8).

Au Clair de lune

On fixa au neuvième jour du sixième mois le commencement du nouveau palais, au dixième jour du huitième mois la pose des poutres du faite, au troisième jour du onzième mois l'entrée de Leurs Majestés Impériales. Le vieux palais tombait en ruine tandis que le nouveau, débordant de vie, resplendissait de prospérité. L'été se passa dans l'inquiétude, l'automne bientôt arriva et fut vite à demi-écoulé. Les habitants du nouveau palais de Foukouhara allèrent aux sites fameux pour leur clair de lune. Les uns, heureux de retrouver des souvenirs du général Guennji (1), se rendirent de Souma à Akashi, franchirent le détroit d'Awaji pour aller contempler la lune au-dessus d'Ejima-ga-iso. D'autres se dirigèrent vers Shiraoura, Foukiagué, Wakanoura,

(1) Guennji est le héros du roman Guennji monogatari, écrit au x^e siècle par Mouraçaki Shikibou, une des plus brillantes femmes d'esprit vivant alors à la Cour. Ce général, exilé de la capitale à Akashi, aimait Akashi no Ué, fille de l'ancien gouverneur de la province.

Soumiyoshi, Naniwa, Takasago, Onoé, et ne revinrent qu'après avoir vu la lune se lever à l'aube. Ceux qui étaient restés au vieux palais allèrent admirer les paysages lunaires de Foushimi et de Hiroçawa. Parmi ces derniers, Tokoudaïji, général de la gauche (1), seigneur de Sanécada, qui avait une prédilection pour le spectacle de l'ancienne capitale au clair de lune, y monta un peu après le dixième jour du huitième mois. Où qu'il tournât les yeux tout était transformé. Une herbe drue envahissait jusqu'au seuil des rares maisons qui subsistaient, les jardins étaient inondés de rosée, l'armoise et les roseaux remplissaient la plaine si désolée que les oiseaux y faisaient leurs nids en tous lieux et que les cris d'innombrables insectes y retentissaient au milieu des chrysanthèmes jaunes et des orchidées violettes dont les champs étaient émaillés. Maintenant, de la splendeur de l'ancienne capitale le seul vestige était le palais de Konoé Gawara. Le général suivi de ses gens alla frapper au portail. De l'intérieur une voix de femme dit sur un ton de reproche : « Qui donc est venu essuyer la rosée des herbes de ce lieu désert ? » On lui répondit que c'était le général de la gauche, monté de Foukouhara. « Qu'il veuille alors passer par la poterne de

(1) Général de la gauche — Il y avait dans l'ancien Japon des officiers dits de la droite ou de la gauche. Ceux de la gauche étaient supérieurs aux autres.

l'est, car le grand portail est déjà verrouillé. » Le général entra donc par la poterne de l'est. L'impératrice douairière, pour distraire ses heures d'ennui évoquait la mémoire des temps jadis en jouant du biwa, ses volets ouverts du côté du sud. Il n'y avait que peu d'instant qu'elle avait commencé lorsqu'elle entendit approcher le général. « Est-ce un songe ou la réalité ? » pensa-t-elle ; puis, pour indiquer le chemin, « Par ici, par ici, » dit-elle. Dans le volume du Guennji Monogatari intitulé *Ouji* on conte que la pieuse fille de ce prince, émue par la mélancolie des derniers jours de l'automne, jouait du biwa pour apaiser l'inquiétude de son esprit et qu'elle fit signe avec son plectre à la lune de l'aube. C'est sous l'empire des mêmes sentiments que Sa Majesté jouait du biwa.

Dans ce palais demeurait une demoiselle surnommée « la jeune suivante qui attend le soir » parce qu'un jour, comme on lui demandait ce qui lui semblait le plus pénible, d'attendre un ami le soir ou de le voir s'éloigner le matin, elle fit cette réponse :

Moins dur est son départ au premier chant d'oiseau
que l'attendre le soir à la voix de la cloche.

Voilà pourquoi on l'avait surnommée « celle qui attend le soir ». Le général la pria de venir près de lui et se mit à causer avec elle du passé et du présent,

puis, comme le jour commençait à poindre, il composa cet imayo sur l'ancienne capitale en ruine :

Sous la lune illuminant la plaine de roseaux
et le désert des ruines de l'ancienne capitale
le vent d'automne me saisit.

Trois fois il répéta son chant, et sa voix claire pénétra l'impératrice douairière comme les dames de la Cour d'une si profonde émotion que toutes mouillèrent de larmes leurs longues manches. Mais à l'approche du matin le général leur fit ses adieux et se remit en route pour Foukouhara. Chemin faisant, il s'adressa à un gentilhomme de sa suite, secrétaire-impérial, et lui dit : « N'avez-vous pas trouvé que cette jeune suivante semblait très affligée de notre départ ? Retournez en tous cas lui parler. » Le secrétaire acceptant la mission rebroussa chemin et récita à la jeune fille comme de la part de son maître :

Si le premier chant d'oiseau vous laisse indifférente,
pourquoi ce matin semblez-vous attristée ?

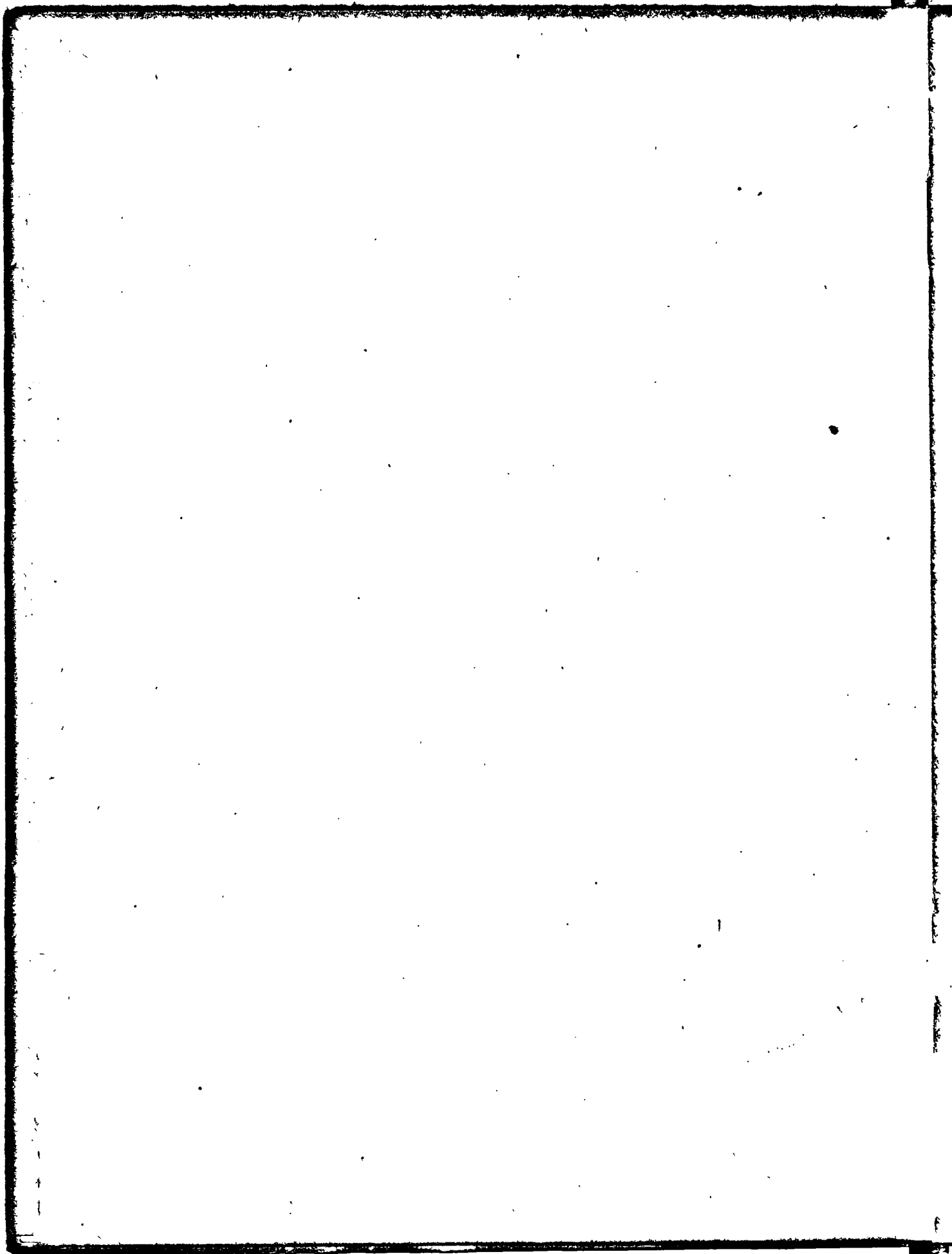
A quoi la jeune fille répliqua :

Le soir, quand on attend, la voix de la cloche est bien triste,
mais le chant de l'oiseau ne l'est pas moins à l'aube.

Le secrétaire se dépêcha de rejoindre son maître

pour lui rapporter ce qui s'était passé. Le général le loua fort de s'être si bien acquitté de sa mission. Les premiers mots de son distique lui valurent désormais le surnom de « Premier chant d'oiseau ».

(Vol. V, chap. 3.)



Aoï no Maé

Ce récit encore est des plus pathétiques. Une dame d'honneur de l'Impératrice avait pour la servir une jeune fille si comblée de bonheur qu'elle approchait le Souverain. De la part de l'Empereur ce n'était pas un amour ordinaire, il n'en laissait rien voir mais son cœur était profondément troublé. La dame d'honneur loin de traiter la jeune élue en servante lui rendait plutôt des devoirs comme à une maîtresse. Un ancien poème dit :

Modérez votre joie s'il vous naît un garçon
et ne vous plaignez pas de n'avoir qu'une fille.
Votre fils ne sera même pas un seigneur,
tandis que votre fille un jour peut devenir
épouse impériale ou même Impératrice

Quel bonheur infini, quelle heureuse fortune pour une jeune fille ! Dans l'espoir d'être aimée comme souveraine et vénérée plus tard comme impératrice douairière elle avait pris le nom d'Aoï no Maé, mais les familiers du palais murmuraient entre eux celui d'Aoï no Nyogo (1). L'Empereur en ayant

(1) Aoï signifie primrose ; no Maé, devant, auprès (de la souveraine), c'était un titre réservé aux dames de haut rang ; no Nyogo, la concubine, la favorite.

eu connaissance ne la fit plus appeler, non pas que son cœur eût changé mais il craignait la médisance publique. Aussi paraissait-il toujours mélancolique, ne réclamait jamais les repas préparés pour Sa Majesté et, devenu malade, ne quittait plus sa couche. Son premier ministre Matsou ayant compris ce dont il s'agissait et que l'Empereur souffrait d'une grande peine voulut aller le consoler. Il entra sans plus tarder chez le monarque et dit : « Si Votre Majesté est si préoccupée de cette jeune fille il n'y a point lieu d'hésiter. Le mieux est, il me semble, de la mander ici sans rechercher le rang de sa famille et que je l'adopte moi-même. » L'Empereur lui répondit : « Bien que je croie votre proposition réalisable je ne puis l'accueillir. Certains de mes ancêtres ont donné des exemples d'alliances pareilles mais seulement après leur abdication, car autrement la postérité se montrerait sévère. » Il fut sourd aux instantes et inutiles prières du ministre, qui sortit du Palais en refoulant des larmes. Puis l'Empereur, se souvenant d'un poème célèbre, prit une feuille d'un fin papier vert sur lequel il écrivit :

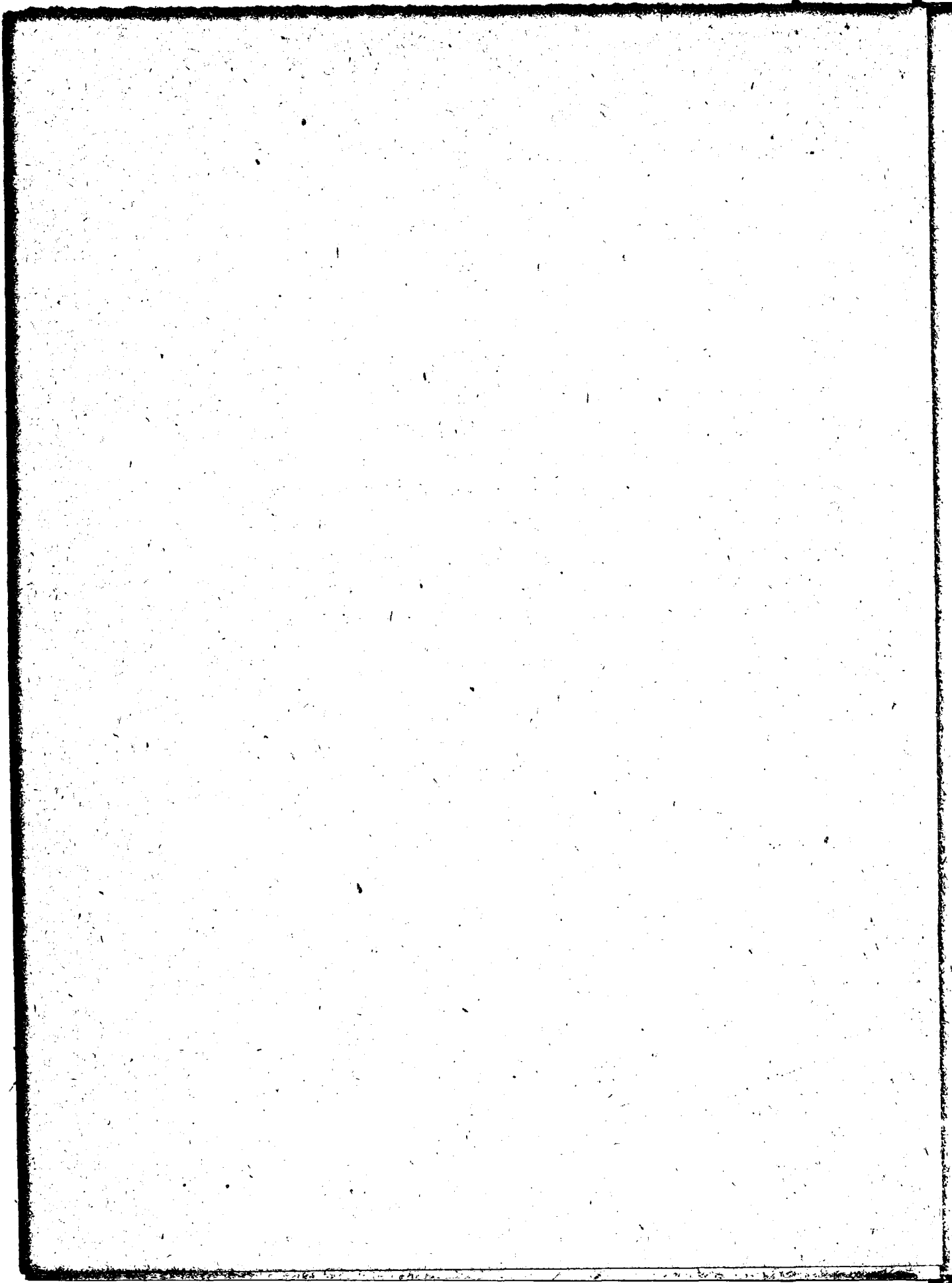
C'est en vain que je cherche à cacher mon amour,
si clair sur mon visage en paraît le reflet
que chacun me demande où vogue ma pensée.

Par le lieutenant-général Reizei il fit parvenir ces vers à Aoï no Maé qui les ayant lus les glissa contre

son cœur. Une vive rougeur lui couvrit le visage, elle se sentit mal, dut retourner au foyer paternel où elle s'alita et mourut quelques jours après. Voici des paroles qui s'appliquent bien à son cas : « La jeune fille paiera par cent ans de sacrifice un jour de faveur de son seigneur. » Autrefois l'empereur de Chine Taïso voulut introduire dans le Guènkwandèn (1) la fille de Teijinki. Guitcho n'ayant pu l'approuver parce que cette jeune fille était déjà promise à Rikoushi il renonça à l'y faire entrer. On jugea que les sentiments de l'Empereur régnant étaient en tous points emblables.

(Vol. VI, chap. 3.)

(1) Guènkwandèn, nom d'un palais chinois.



Kogo

Comme l'Empereur, plongé dans ses tristes pensées, versait d'abondantes larmes d'amour, on manda pour le consoler, une demoiselle de la Cour du nom de Kogo, fille du conseiller impérial, sire Shigénori, de Sakoura-matchi, qui était sans rivale au Palais pour sa beauté et son talent à jouer du koto. Le seigneur Reizei Takafouça, alors lieutenant-général seulement, épris d'elle à première vue, lui avait dédié des vers, puis adressé des billets. Ses messages s'étaient d'abord accumulés sans émouvoir le cœur de la jeune fille, mais peu à peu touchée de compassion, elle avait fini par se laisser fléchir. Maintenant qu'elle avait dû se rendre auprès du souverain, elle n'avait plus de remède à sa peine et ses manches étaient sans cesse trempées des larmes qu'elle versait en pensant à celui dont elle était séparée. Celui-ci, obligé de cacher ses desseins, cherchait par tous les moyens à la revoir. Il se rendait comme toujours, au Palais, s'y attardait, errait près de la chambre de Kogo qui, de son côté, se disait que, venue sur l'appel de son souverain, il ne lui était plus permis de parler à Reizei, ni même de lui faire savoir qu'elle avait pitié de lui,

Un jour il jeta par dessous le store de la fenêtre de Kogo, un poème qu'il avait composé :

D'ici jusques à vous le trajet est plus court
que de Shiogama pour aller à Moutsou,
et pourtant exilé dans les frimas du Nord
je ne me croirais pas plus éloigné de vous.

Kogo brûlait du désir d'y répondre, mais se rappelant ses devoirs envers l'Empereur, elle ne se baissa même pas et dit à une jeune servante de ramasser ce papier et de le jeter dans le jardin. L'officier plein de regrets et de chagrin, redoutant des choses terribles s'il était aperçu, se hâta de glisser le billet sous son vêtement et, bien à contre cœur, il retourna chez lui où il exprima sa tristesse dans ces vers :

Timide, vous n'osez relever mon message,
je ne perds point courage et toujours pense à vous.

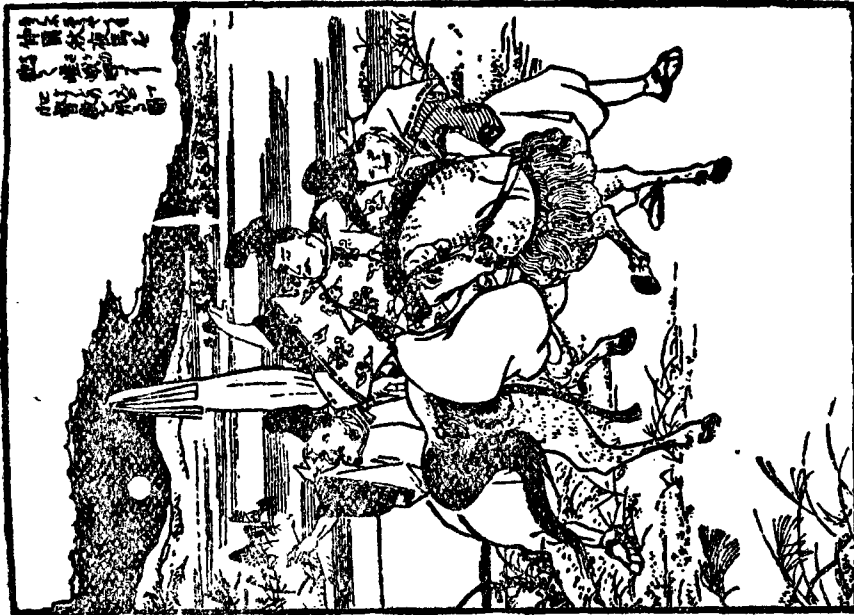
Devant toutes les difficultés qu'il éprouvait à la rencontrer il souhaitait ne plus vivre plutôt que d'aimer sans espoir et demandait la mort dans ses prières. Kiyomori en fut instruit et dit : « L'impératrice est une de mes filles, le lieutenant-général Reizei a épousé l'autre, Kogo m'enlève mes deux gendres et fait de moi l'objet de la risée publique. Il faut absolument l'éloigner du Palais et que l'on s'en défasse. » Kogo, entendant ces paroles, se demanda quel sort lui était réservé. Puis, pour ne pas causer

de plus grande peine à son Seigneur, elle s'esquiva à la faveur de la nuit, sans révéler à personne où elle allait. L'Empereur se consuma dans un amer chagrin. Le jour il allait à ses appartements s'abandonner à sa douleur et la nuit, s'isolant dans une chambre orientée vers le sud, il cherchait à se consoler en admirant le clair de lune. Kiyomori l'apprit et jugeant que c'était la disparition de Kogo qui plongeait le souverain dans une si grande tristesse, il se dit : « S'il en est ainsi, il faut que je fasse sentir qui je suis. » Il n'envoya vers l'Empereur aucune dame pour prendre soin de lui et voua tant de haine à ceux qui rendaient visite à Sa Majesté que pas un courtisan, redoutant sa puissance, n'osa plus venir au Palais. Hommes et femmes se taisaient et le silence de la Cour révélait un trouble profond. Le dixième jour du huitième mois était passé, le ciel était sans nuage, mais l'Empereur, les yeux voilés de larmes n'apercevait qu'obscurément le clair de lune. Déjà la nuit était assez avancée quand l'Empereur demanda : « Y a-t-il quelqu'un ? » Point de réponse. Quelques instants plus tard, une voix dit : « Me voici. » C'était le juge Nakakouni, qui avait pris la veille à quelque distance du trône. « Avancez, j'ai un ordre à donner. » Nakakouni s'approcha de l'Empereur en se demandant ce que Sa Majesté pouvait avoir à commander. « Savez-vous où Kogo est allée ? » questionna l'Empe-

reur. « Comment le saurais-je ? » répondit Nakakouni. « On dit qu'elle habite à présent, aux environs de Saga, une pauvre chaumière dont la barrière n'a qu'un battant. Sans savoir le nom de son hôte, vous serait-il possible de la retrouver ? » « Sans savoir le nom de son hôte, il est impossible de retrouver Kogo, » répondit Nakakouni. L'Empereur pensant que Nakakouni disait vrai, fut impuissant à retenir ses larmes. Nakakouni se prit à réfléchir. Il se dit que Kogo si habile au koto, ne pourrait manquer d'en jouer par un clair de lune si beau, en songeant à Sa Majesté. Quand elle se faisait entendre à la Cour, c'était lui qui l'accompagnait sur la flûte, aussi saurait-il reconnaître les notes de son koto d'aussi loin qu'on pourrait les percevoir. D'ailleurs, combien pouvait-il y avoir de maisons à Saga ? En s'enquérant tour à tour à chacune, il serait bien étrange de ne pas découvrir celle où logeait Kogo. Plein de ces pensées, il s'adressa à l'Empereur. « Voici ce que je pourrais faire, » lui dit-il. « Bien qu'il me paraisse très difficile de retrouver Kogo sans connaître le nom du maître de la maison où elle s'est réfugiée, je vais tâcher de la découvrir. Mais, si j'y parviens, elle ne croira que je suis chargé d'une mission par Votre Majesté, que si je lui apporte un message écrit de Votre Auguste Main. » L'Empereur approuva ces paroles et s'empressa de rédiger une lettre qu'il remit à Nakakouni en lui disant : « Allez et faites-vous

donner un cheval de mes écuries. » Nakakouni monté sur un cheval des écuries impériales, leva sa cravache et partit vers l'ouest, sous le clair de la lune. Il était pénétré par l'émotion qu'éveille dans l'âme cette mélancolie des paysages de Saga en automne, qui inspira le chant : « Ce village de montagne où brâme le jeune cerf... » Quand il rencontrait une chaumière dont la barrière n'avait qu'un battant, il se demandait si Kogo l'habitait et, retenant sa monture, il écoutait, mais toujours en vain, si les notes d'un koto se feraient entendre. Il alla vers les temples pensant qu'elle s'y rendrait ; d'abord à celui de Shaka, puis il visita tous ceux de la région sans trouver personne qui rappelât Kogo. « Mieux vaudrait n'avoir jamais entrepris ce voyage que d'en revenir sans nouvelles », pensait-il, et déjà il cherchait quelque lieu de refuge, mais de tous les côtés s'étendaient les domaines impériaux. Comme il se tourmentait, ne sachant que faire, il s'avisa de pousser jusqu'au temple de Horine, qui était à peu de distance de là, dans l'espoir que Kogo y serait appelée par le clair de lune. Tournant bride il se porta dans cette direction, impatient d'arriver. Aux environs de Kagéyama, le long d'un bosquet de pins, il lui sembla entendre les faibles notes d'un koto. Incertain si c'était la tempête sur les cîmes, le murmure des pins ou le koto de celle qu'il cherchait, il se mit à songer tout en pressant son cheval et se

dirigea vers le lieu d'où venaient les sons. Il chevauchait, forçant l'allure, quand il passa devant une barrière à un vantail et entendit jouer doucement du koto. Il fit halte et prêta l'oreille. Sûrement, il ne pouvait s'y tromper, c'était bien le toucher de Kogo. Il reconnut la mélodie, c'était le chant appelé *Sofouren* qui exprime l'ennui d'une femme en l'absence de son époux. Nakakouni se dit alors qu'elle donnait une preuve de ses sentiments délicats en choisissant ainsi parmi beaucoup d'autres ce chant qui attestait sa pensée pour l'Empereur. Il tira sa flûte de sa ceinture et en joua quelques notes, puis il frappa à la porte. Le koto s'arrêta. « Ouvrez, s'il vous plaît. C'est Nakakouni qui apporte un message de l'Empereur. » Il frappa, il frappa, sans obtenir de réponse. Cependant, un instant après il entendit dans la maison les pas de quelqu'un qui venait. Il en eut grande joie et prit patience. On leva le verrou, la porte s'entrouvrit et dans l'entrebaillement apparut le joli visage d'une jeune fille qui dit : « Vous devez vous tromper de maison. A celle-ci la Cour n'envoie pas de message. » Nakakouni de peur de donner en répondant le temps de refermer la porte et d'abaisser le verrou, la poussa avec force et entra. Il aperçut alors Kogo et lui dit : « Pourquoi avez-vous cherché refuge en un tel lieu ? Vous avez causé tant de chagrin à l'Empereur qu'on ne peut plus



Par une nuit d'automne Nakakoumi à cheval est à la recherche de Kogo au pays de Saga

l'arracher à sa tristesse et l'on craint que ses jours ne soient en péril. Pour vous convaincre que je suis venu en son nom j'apporte une lettre que Sa Majesté vous adresse. » Il lui montra la missive et la lui fit remettre par la jeune fille. Kogo l'ouvrit, l'examina et fut forcée de reconnaître qu'elle était vraiment de la propre main de Sa Majesté. Elle s'empressa d'écrire une réponse qu'elle plia et fit passer à Nakakouni avec un costume complet de dame de la Cour. Le magistrat lui dit : « Cette réponse écrite devrait me satisfaire, mais, comme ma mission est d'une importance particulière, je ne puis repartir sans quelques explications de votre bouche. » Kogo admit cette requête et répondit ainsi : « Vous le savez, de tous côtés on rapportait de Kiyomori des propos si pleins de menaces pour moi que j'en étais remplie de terreur. Aussi j'ai quitté la Cour une nuit en secret et j'ai trouvé asile dans cette demeure. Je n'y avais encore jamais joué du koto mais, ayant formé le projet de me rendre demain au désert d'Ohara (1), pour être agréable à mon hôtesse avant de me séparer d'elle, cette nuit j'ai cédé à ses instances, d'autant qu'elle disait qu'à cette heure tardive aucun passant ne m'entendrait sur la route déserte. Chérissant le souvenir d'une habitude d'autrefois, j'étais en train

(1) Kogo veut dire qu'elle va se faire religieuse.

de jouer sur mon ancien koto. » Nakakouni se retournant alors vers ceux de son escorte, leur donna des ordres : « C'est une dame de la Cour qu'il ne faut pas laisser sortir d'ici, surveillez là de près. » Il les apostropha de façon à faire bonne garde autour de la maison, puis lui-même, monté sur le cheval des écuries impériales s'en retourna vers le Palais qu'il atteignit aux premières lueurs de l'aurore. Il fit aussitôt attacher sa monture et après avoir posé le costume féminin sur un écran dont la décoration figurait un cheval bondissant, il se dit : « L'Empereur doit dormir à présent, comment lui faire parvenir les nouvelles que je rapporte. » S'avancant alors vers le bâtiment sud du Palais, il aperçut Sa Majesté encore à la place même où il l'avait laissée le soir. Dans le silence et la tristesse, l'Empereur admirait la lune et ces phrases poétiques lui revenaient à l'esprit : « On ne peut confier ses secrets ni aux oies sauvages qui parcourent le ciel du nord au midi, ni aux rivières qui coulent de l'orient à l'occident. C'est la lune de l'aube qui sera ma confidente. » Nakakouni, se présentant à lui soudain, lui tendit la réponse envoyée par Kogo. Sans maîtriser son émotion, le souverain remercia chaudement ce haut fonctionnaire du service qu'il venait de lui rendre et lui enjoignit de ramener la jeune fille dès la tombée du jour. Nakakouni, bien que tremblant de s'exposer au courroux de

Kiyomori lorsqu'il apprendrait les faits, se mit en devoir d'exécuter cet ordre impérial ; il emprunta donc une voiture et reprit le chemin de Saga. Pour vaincre la résistance de Kogo qui refusait de retourner à la Cour, il lui tint des discours flatteurs sur un ton de cajolerie et fit si bien qu'il pût la ramener au Palais où elle fut cachée au fond d'appartements secrets dont elle ne sortait que la nuit pour se rendre aux invitations de l'Empereur. C'est ainsi qu'une princesse vint au monde qui n'était autre que la princesse Bômon. Kiyomori se doutant de ce qui se passait, répétait : « L'histoire de la mort de Kogo n'est qu'un mensonge, que ne donnerais-je pas pour être sûrement débarrassé d'elle ! » Il réussit enfin, on ne sait par quel stratagème, à l'attirer hors de sa retraite et à mettre la main sur elle, il l'obligea à se faire religieuse puis la chassa du Palais. Elle était alors âgée de vingt-trois ans. Elle avait ardemment souhaité de quitter le monde, mais alors ce fut contre son gré qu'on l'exila au fond du pays de Saga où elle vécut le reste de ses jours, amaigrie sous l'étole sombre. Telle est la terrible injustice dont elle fut victime.

L'Empereur tombé malade en mourut. Son père, le Hôô, dans sa retraite impériale, ne cessait de soupirer sous les coups répétés du malheur. Pendant l'ère précédente d'Ei-san, son fils aîné Nijo était mort, puis au septième mois de la deuxième année

d'Anguène, son petit-fils le prince Rokoujo disparut aussi. Ensuite l'ancienne impératrice Kenshun-mon-in atteinte par les brouillards de l'automne, passa comme la rosée du matin. Le Hôô était lié avec elle d'une si étroite affection qu'ils se disaient entre eux en regardant les étoiles du fleuve du ciel : « Si l'air était notre élément nous serions deux oiseaux réglant l'un sur l'autre leur vol, et si nous puisions notre vie dans la terre nous serions, côte à côte, deux branches d'un même arbre. » Les larmes du Hôô n'étaient pas encore taries, car il se souvenait de ces malheurs comme s'ils étaient de la veille ou du jour même. Or, au cinquième mois de la quatrième année de Jisho, son second fils, le prince Takakoura fut tué. Enfin, le souverain encore sur le trône, en qui le Hôô plaçait sa confiance pour la vie présente et pour celle à venir, partit avant son père. Le ministre Açaça, dont le fils venait de mourir a écrit : « Il n'y a pas de plus grand chagrin que celui d'un père âgé qui survit à son fils ; ni de plus grand regret que celui d'un fils jeune qui meurt avant son père. » Le Hôô éprouvait à présent toute la vérité de ces lignes et cherchait réconfort dans la lecture de prières Itchijo myo tène sans négliger celles de San mitsou gyo ho. Comme c'était pendant le deuil impérial, les courtisans portaient des vêtements sombres.

(Vol. VI, chap. 4.)

U. S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE

WATER RESOURCES DIVISION

WASHINGTON, D. C. 20250

Mort de Kiyomori

Le vingt-troisième jour du premier mois (1) un conseil des Grands de la Cour fut subitement convoqué au Palais. L'ancien général de la droite de la garde impériale Mounémori, s'avança et dit : « Notre dernière expédition dans les régions de l'Est semble n'avoir donné aucun résultat appréciable. Maintenant que j'ai reçu le commandement je vais poursuivre les rebelles de l'Est et du Nord. » Tous les seigneurs s'inclinèrent et approuvèrent ce mâle discours ; le Hôô en fut très ému. Les hauts fonctionnaires civils, les chefs de grande réputation, tous ceux qui avaient un peu d'expérience de l'arc et des flèches, présents au conseil, donnèrent leur assentiment à la nomination de Mounémori et reçurent l'ordre de partir en campagne contre les gens de l'Est et du Nord. Le vingt-septième jour du même mois comme on était déjà prêt à quitter la capitale Kiyomori fut pris au milieu de la nuit d'une indisposition qui força de remettre le départ. Le lendemain, à la nouvelle que le mal s'aggravait, toute la ville et Rokouhara furent en grand émoi. On chuchotait de tous côtés que Kiyomori l'avait bien

(1) 23 février 1181.

mérité, que c'était chose prévue. Le prince-prélat, dès le premier jour de sa maladie ne put prendre aucune boisson, pas plus d'eau froide que chaude. Tant son corps était brûlant on eût dit qu'un feu y était allumé et, dans sa chambre, la chaleur suffoquait quiconque approchait à quatre ou cinq toises de lui. Il ne faisait que répéter « chaud !... chaud ! » Cela avait toutes les apparences d'une chose surnaturelle. Pour faire tomber la fièvre qui semblait tant le faire souffrir on alla sur le Mont-Hiei puiser au puits de Sennjou de l'eau qu'on versa dans un vaisseau de pierre où on le plongea. L'eau se mit à bouillonner et fut aussitôt comme un bain chaud. Quand au moyen d'un tuyau on dirigeait sur lui un jet d'eau froide elle rebondissait en sifflant sans l'atteindre, comme si elle eût touché une pierre brûlante ou un fer rouge. Celle qui frappait son corps rejaillissait en flammes et remplissait la chambre d'une fumée noire dont les volutes s'élevaient en tourbillons. Quand autrefois l'évêque Hozô alla demander à Emma (1) où sa mère avait reçu une nouvelle vie, le Prince des Enfers eut compassion de lui et le fit conduire par un de ses geôliers à la fournaise ardente du Shonétsu (2). Comme il regardait par la porte de fer il vit comme dans un jaillissement d'étoiles monter des flammes à plus de cent lieues dans le ciel

(1) Emma, juge des Enfers bouddhiques.

(2) Shonétsu, un des six enfers, dont le nom signifie chaleur ardente.

mais rien ne dépassait l'horreur de la chambre de Kiyomori. De plus, la princesse de Hatchijo, l'épouse du prince-prélat, eut le songe terrible que voici : au milieu de flammes épouvantables un chariot vide entra par la porte. Devant et derrière marchaient des êtres à tête de bœuf et d'autres qui avaient l'air de chevaux. Un écriteau de fer fixé à l'avant du char portait le mot « sans ». La princesse demanda dans son rêve d'où venait et où allait ce char. On lui répondit qu'il était envoyé des enfers par le Grand Juge Emma à la rencontre du chancelier Kiyomori, du clan Taïra, dont les crimes ne pouvaient plus se tolérer. Or, comme elle demandait ce que signifiait cet écriteau on lui dit que, pour châtiment du sacrilège qu'il avait commis en faisant brûler la statue de seize toises en bronze du Bouddha Rouchiana des temples de Nara, le tribunal d'Emma l'avait condamné à être plongé dans l'enfer « sans fond » mais n'avait pas encore fait écrire le mot « fond ». La princesse à son réveil était baignée de transpiration. Quand elle raconta son rêve tous ceux qui l'entendirent en frémirent de terreur. Ils allèrent aux temples de Bouddha et aux chapelles des saints offrir sans regret de l'or, de l'argent, des bijoux faits des sept matières les plus précieuses (1),

(1) Les sept matières mentionnées en général, comme les plus précieuses sont : l'or, l'argent, le cristal, le lapis lazuli, le corail, l'émeraude et les perles.

y portèrent jusqu'aux selles de leurs chevaux, jusqu'à leurs armures, leurs casques, leurs arcs, leurs flèches, leurs grands sabres, prièrent avec ferveur mais aucun signe ne leur fut révélé. Puis les princes et les princesses entourèrent le chevet du mourant et, inconsolables, pleurèrent. Le second jour du second mois, malgré la chaleur intense qui se dégageait du malade, la princesse examina l'état de son époux et jugea que les lueurs d'espoir diminuaient de jour en jour. Profitant d'un moment où le patient avait un peu repris connaissance elle lui dit : « Si vous avez quelque vœu à exprimer, parlez, je vous en prie. » Kiyomori, malgré son énergie habituelle, arrivé à ses derniers instants, ne put que prononcer d'un souffle entrecoupé : « l'Empereur a daigné nous récompenser au-delà de nos mérites des nombreuses victoires que les Heiké ont remportées sur les ennemis de la Cour Impériale depuis les ères de Hoguène et de Heiji. Je suis, en outre, allié à la famille impériale, j'ai atteint la dignité de chancelier, je laisse mes enfants dans une grande prospérité. Je n'aurais donc rien à souhaiter si seulement je voyais devant moi la tête tranchée de Hyoénoçouké Yoritomo. Après ma mort ne vous mettez pas en peine d'organiser pour moi des cérémonies religieuses, d'élever des pagodes ou des sanctuaires à ma mémoire, mais envoyez sans tarder une expédition contre Yoritomo et faites en



On verse de l'eau de Senjou sur Kiyomori en proie à une grande fièvre et son épouse Nii fait un rêve

sorte que sa tête coupée soit bientôt placée sur ma tombe. C'est une preuve de piété filiale que vous me devez dès cette vie et dans la vie future. » C'est par de telles paroles qu'il assurait sa damnation. Espérant avoir encore des chances de guérison il s'allongea, se tourna et se retourna sur une planche où l'on faisait couler de l'eau, mais selon toute vraisemblance il n'y avait plus aucun moyen de le sauver car le quatrième jour du même mois, après une longue agonie il expira soudain. Le roulement des voitures qui allaient et venaient retentit si fort que le ciel en fut ébranlé et que la terre en trembla. Même à l'occasion d'un événement concernant l'Empereur lui-même l'agitation générale ne pourrait être plus grande. Il était dans sa soixante-quatrième année.

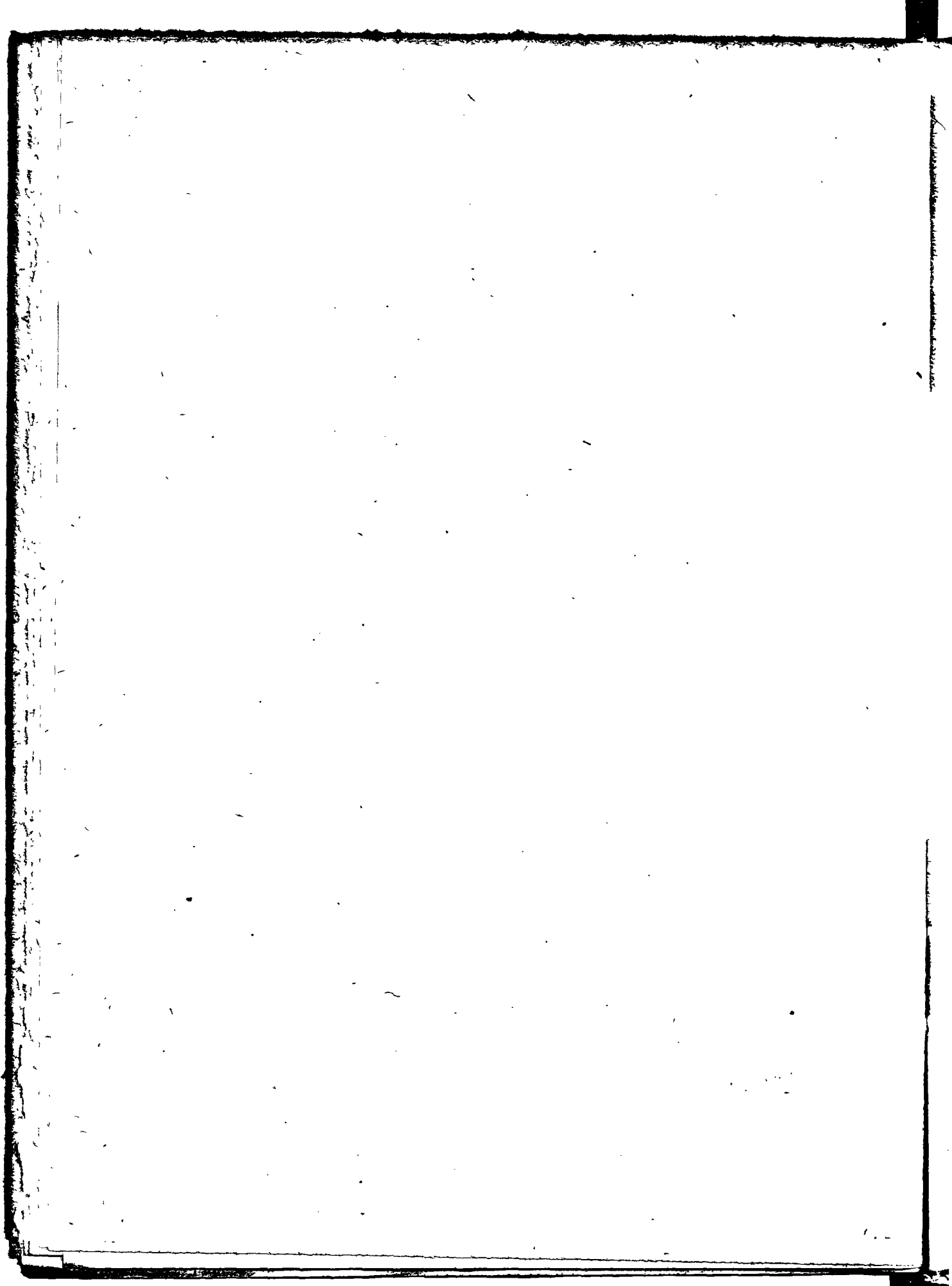
Sa mort ne fut pas due au grand âge, cependant comme il avait épuisé les jours que le destin lui avait accordés les grandes prières du bouddhisme n'avaient eu aucune efficacité. La Majesté de Bouddha et des dieux s'était cachée ; les cieux ne l'avaient pas protégé, aussi les intercessions des laïques étaient elles restées impuissantes devant cette mort. Une foule de soldats, qui savaient ce qu'est le dévouement, rangés du haut en bas du palais, s'étaient trouvés sans armes pour repousser même un instant la mort invisible et insaisissable. Il avait entrepris sans escorte le voyage de l'enfer d'où personne ne revient, il

était parti pour le mont de la Mort et pour le fleuve des Trois Voies (1) où ses crimes et ses cruautés, transformés en bourreaux, vinrent seuls au-devant de lui.

Comme on ne pouvait attendre indéfiniment on fit incinérer ses restes à Atago, le septième jour de ce mois. Puis Enjitsou Hogan suspendant les os à son cou s'en alla au pays de Sétso et les enterra dans l'île de Kiyô. En vérité, le renom de Kiyomori fut grand, il jouit d'une immense puissance et pourtant son cadavre se changea en une fumée qui s'éleva et se dissipa dans le ciel de la capitale et ses os mêlés quelque temps au sable de la grève se perdirent à jamais dans la terre.

(Vol. VI, chap. 7)

(1) Le mont de la Mort et le fleuve des Trois Voies, Shidé no yama et Sannzou no kawa désignent une montagne des Enfers où passent toutes les âmes et un fleuve assez comparable au Styx des Grecs. Sur la rive une vieille femme attend les morts pour les débarrasser de tout ce qui leur est devenu inutile avant qu'ils soient dirigés sur une des Trois Voies conduisant aux régions du feu, du sang ou de l'épée.



Tadanori s'enfuit de la capitale

Quel chemin Satsouma no kami Tadanori, traqué par ses ennemis, a-t-il pu prendre pour revenir à la capitale ? Escorté de cinq cavaliers et d'un page, tous les sept le casque en tête, il se rend chez le seigneur Shounzei de Gojo qui a solidement barricadé le portail de sa résidence. Aussitôt que Tadanori eut fait connaître son nom, on entendit à l'intérieur, la rumeur de gens en émoi annonçant que les fugitifs étaient de retour. Satsouma no Kami sauta promptement de cheval et cria : « Je voudrais parler au seigneur Sammi. » Puis, s'avançant il reprit d'une forte voix : « C'est moi Tadanori, venu pour parler à Shounzei. S'il craint de faire ouvrir qu'il approche seulement du portail. » Shounzei dit à ses gens : « De lui nous n'avons rien à redouter. Ouvrez et laissez-le entrer. » Ces deux hommes se retrouvant face à face, offrirent un tableau d'une tristesse pathétique. Satsouma no Kami dit : « Des années se sont écoulées depuis que j'ai eu l'honneur de recevoir votre enseignement, mais ne croyez pas que je vous aie oublié. Si je suis resté si longtemps sans m'enquérir de vous, c'est bien contre mon gré. La confusion qui, depuis

deux ou trois ans, n'a pas cessé de régner à Kioto et le bouleversement des provinces m'en ont empêché, sans compter que les dangers courus par ma famille pourraient m'être une excuse. Déjà notre souverain a dû quitter la capitale et la ruine de tous les miens est certaine. En apprenant que l'Empereur vous avait confié la mission de faire une anthologie des meilleurs poèmes de son règne, j'ai voulu soumettre mes vers à votre jugement. Malheureusement le trouble de l'Empire a fait ajourner l'exécution de ce projet ; mais si, une fois l'ordre et le calme rétablis, vous estimiez quelque'une de mes compositions digne d'entrer dans ce recueil ce serait pour moi un honneur sans égal. Aucune ambition ne me tourmente autant. Vous trouverez sur un rouleau que je vous apporte des poésies que je ne crois pas sans valeur. Si l'une d'elles seulement pouvait être favorisée de votre choix, je m'en réjouirais sous l'herbe de ma tombe et veillerais sur vous de ce monde lointain. » Depuis bien des années il composait des poèmes qui n'étaient pas sans mérite et en avait rassemblés plus de cent sur un rouleau qu'il avait emporté au moment de s'enfuir. Glissant sa main au défaut de son armure il tira ce rouleau et le remit à Shounzei qui, après l'avoir déployé, y jeta un coup d'œil et répondit : « Vous pouvez compter que je conserverai avec grand soin le souvenir que vous venez de me

donner. Votre visite témoigne à la fois de votre affection pour moi et de vos sentiments délicats. J'en suis si touché qu'il m'est difficile de retenir mes larmes. » Satsouma no Kami reprit : « Que mon cadavre, abandonné sur le flanc des montagnes soit battu des vents et des pluies, qu'il soit, infâme, balloté par les flots de la Mer Occidentale, que m'importe à présent ! Désormais dans ce monde éphémère je n'ai plus de souci. Il faut que je vous quitte. Adieu ! » Il remonta en selle, serra les cordons de son casque et tournant la bride vers l'ouest, il se remit en route. Shounzei debout, le suivit longtemps du regard et l'entendit chanter de sa voix puissante :

Longue encore est la route où je vais galoper
vers le Ganzan (1) noyé dans les brouillards du soir,
qui ravive en mon cœur les regrets des adieux.

Shounzei ne pouvant dominer son émotion, rentra chez lui en réprimant ses larmes. Plus tard, le calme étant revenu dans l'Empire il fut chargé de faire l'Anthologie Senzaishou. Au souvenir du piteux aspect et des paroles de Tadanori, il eut voulu puiser sans réserve parmi tant de poésies remarquables, mais

(1) Ganzan, montagne dont le nom signifie « Mont des Oies Sauvages » et éveille dans l'esprit des Japonais beaucoup d'associations d'idées poétiques qu'on peut comprendre en pensant aux peintures et aux estampes (de Hiroshigé en particulier) représentant des vols d'oies sauvages au clair de lune.

tout ce qu'il pût faire pour un rebelle à l'Empereur fut d'en choisir une qu'il intitula : *La Fleur du Pays natal*, et attribua à un auteur inconnu :

Shiga gît dévasté, mais comme au temps passé
dans la paix de ses monts fleurit le cerisier.

(Vol. VII, chap. 15.)

Mort de Tadanori

Satsouma no Kami Tadanori, chef de l'armée de l'Ouest, vêtu ce jour-là d'un hitataré (1) de brocart bleu foncé et d'une armure lacée de cordons de soie noire, monté sur un grand coursier fougueux avec une selle en laque semée de poudre d'or, opérait tranquillement sa retraite entouré d'une centaine de cavaliers en ordre parfait. C'est alors qu'Okabé no Rokouyata Tadazoumi, de Mouçashi, l'apercevant, jugea que c'était un rival digne de lui, excita son cheval des éperons et de la cravache et rattrapant le guerrier l'apostropha ainsi : « Quel est donc ce grand capitaine qui n'a pas honte de tourner le dos à l'ennemi ? Qu'il revienne donc par ici. » Tadanori se retourna pour voir qui lui portait ce défi et dit : « Nous sommes camarades, du même parti. » Mais Okabé le dévisageant sous son casque aperçut ses dents laquées de noir et s'écria : « Ah ! par exemple ! Les hommes de mon parti ne se noircissent pas les dents. Sûrement tu es un prince Heiké. » Poussant son cheval à la hauteur de Tadanori, il étreignit son adversaire avec

(1) Hitataré, sorte de casaque portée sous l'armure mais dont les manches étaient visibles.

violence. Ce que voyant, la troupe de cent cavaliers, toute composée de mercenaires de bien des pays se dispersa jusqu'au dernier homme, tous luttant de vitesse dans leur fuite. Satsouma no Kami était célèbre en Koumano, pays de sa jeunesse, autant pour son agilité que pour sa grande force. Il saisit Rokouyata en s'écriant : « Misérable ! maudit coquin ! Je t'ai déjà dit que nous sommes du même parti, ne m'arrête pas davantage. » Empoignant Rokouyata solidement il le tira à lui, le frappa de deux coups de sabre avant de le précipiter à terre et lui en porta encore un pendant leur chute. Les trois fois il le toucha mais deux fois il rencontra l'armure sans la percer et à la troisième fendit le casque sans blesser mortellement son ennemi. Alors, lui maintenant la tête il allait lui trancher le cou, quand le page de Rokouyata, qui n'avait pu galoper aussi vite que son maître, survint, bondit en bas de sa monture et, tirant son sabre, coupa net le bras droit de Tadanori au-dessus du coude. Satsouma no Kami comprit que le moment était venu pour lui de dire les prières de la mort. Soulevant Rokouyata il le projeta à une longueur d'arc puis se tournant vers l'ouest il récita : « Bouddha, Dieu de Lumière, Toi qui répands Tes rayons à travers l'univers sur les croyants du monde entier, ô Bouddha n'abandonne pas celui qui Te prie. » Rokouyata arrivant par derrière abattit la tête de Tadanori puis il se dit : « C'est une

belle tête que je viens de trancher, mais qui donc était mon adversaire ? J'ignore son nom. » Au carquois du vaincu était fixé un morceau de papier couvert d'écriture, il le prit, le parcourut et y lut une poésie intitulée *Hôtel de Fleurs*.

Cette nuit, fatigué par une longue étape,
c'est sous un toit de fleurs que je vais reposer.

Comme elle était signée Tadanori, Rokouyata comprit qu'il avait tué Satsouma no Kami. Alors brandissant la tête coupée à la pointe de son grand sabre il cria d'une voix retentissante : « Aujourd'hui Okabé no Rokouyata Tadazoumi, de Mouçashi, a tué un héros du Nippon : Satsouma no Kami Tadanori. » En l'entendant amis et ennemis se dirent : « Quelle perte ! En art militaire ou en poésie il excellait de même. C'était un bon général. » Et tous mouillaient de larmes les bras de leurs armures.

(Vol. IX, chap. 14.)

Le peloton de fil

Dans un village perdu dans les montagnes de la province de Boungo vivait il y a bien longtemps un homme qui avait une fille unique. Bien qu'elle ne fût pas mariée chaque nuit elle recevait un visiteur, si bien qu'à la longue elle se trouva grosse. Sa mère, en concevant quelque soupçon, lui demanda : « Comment est celui qui vient te trouver tous les soirs ? » « Je le vois bien arriver », lui répondit sa fille, « mais je ne sais jamais quand il part ». Sa mère lui fit alors cette recommandation : « S'il en est ainsi, il faudra un matin, au moment de son départ, attacher à ses vêtements quelque chose pour le reconnaître. » La jeune fille obéit à ces instructions et comme son amant allait la quitter elle piqua au col du manteau de soie bleu clair qu'il portait une aiguille enfilée du fil d'un pauvre peloton. En suivant le chemin qui lui était tracé elle dépassa les limites de la province de Boungo et arriva, près de la frontière de Hyouga, au pied du mont Oubagataké, devant une grotte profonde où pénétrait le fil. Elle se tenait, prêtant l'oreille, à l'entrée de la caverne quand elle entendit un grand gémis-

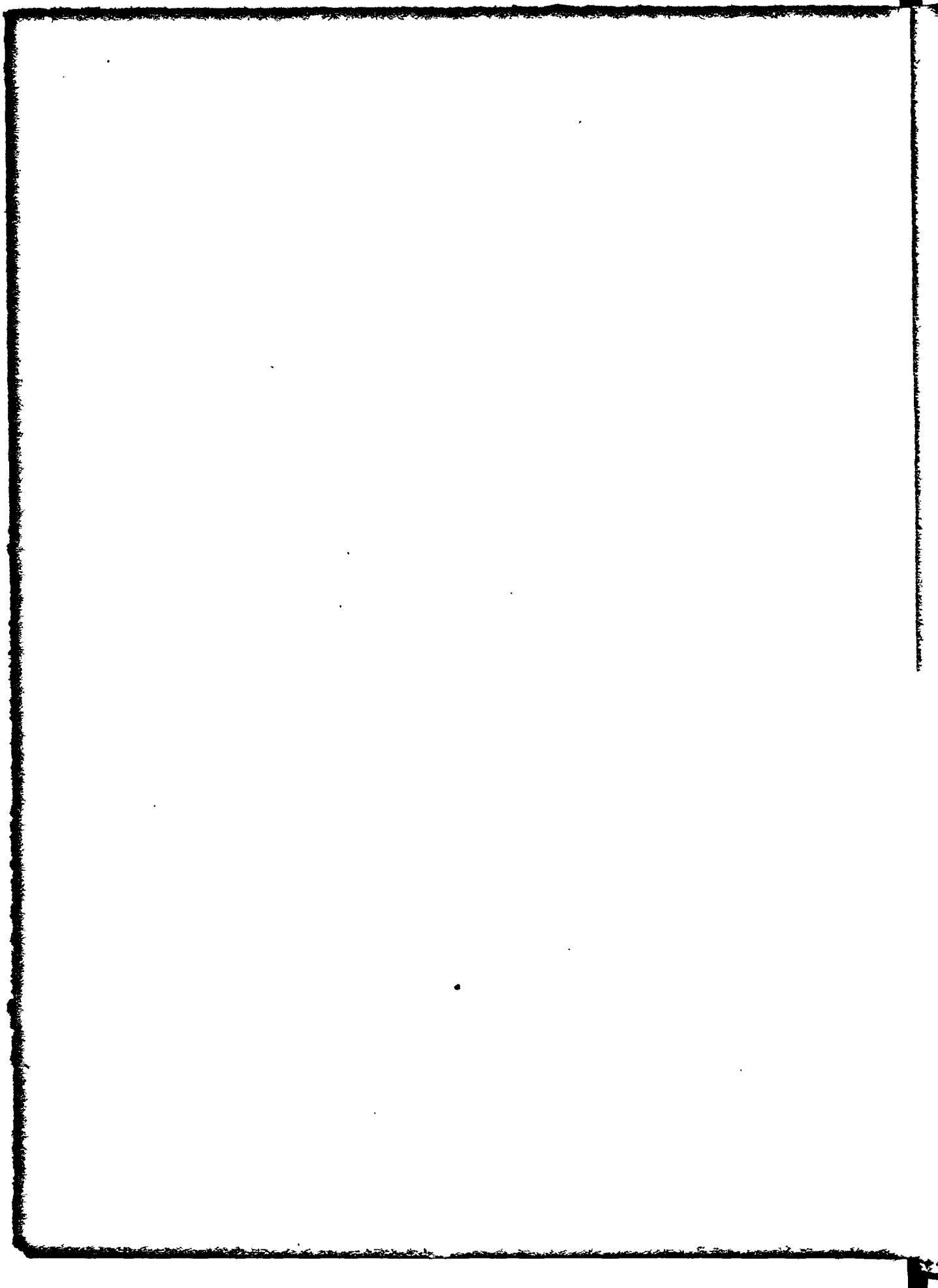
sement. Elle dit alors : « Je suis venue jusqu'ici pour connaître votre aspect. » A quoi une voix répondit de l'intérieur : « Je n'ai pas forme humaine. A ma vue vous tomberiez inerte de terreur. L'enfant que vous portez sera un garçon. L'arc et les flèches en main il n'aura point d'égal à Kioushiou et dans les deux autres îles. » « Quel que soit votre aspect comment pourrais-je oublier notre intimité quotidienne ? Ne pouvons-nous pas nous revoir une fois encore ? » A ces mots un énorme serpent qui mesurait, enroulé cinq ou six pieds, et, de la tête à la queue quatorze à quinze jô, (1) sortit de son antre en rampant. La jeune fille en tomba inerte de peur, et ceux qui l'avaient accompagnée, au nombre de dix au moins s'enfuirent en poussant des cris d'horreur. L'aiguille qu'elle avait piquée au vêtement de son amant était à présent plantée à travers la gorge de la bête. La jeune fille s'en retourna et bientôt enfanta un fils qui fut élevé par le grand-père de sa mère. Il n'avait pas encore dix ans qu'il était déjà de haute taille et avait le visage allongé.

A sept ans il avait pris la coiffure virile par la cérémonie du Guemboukou. Comme le grand-père de sa mère s'appelait Daïdayou l'enfant eut pour nom Daïta. L'été comme l'hiver, ses pieds et ses mains

(1) Jô, mesure de longueur de dix pieds, soit un peu plus de trois mètres.

étaient recouverts de gerçures écailleuses qui lui valurent le surnom de Daïta l'Ecaillé... On dit que ce grand serpent était une incarnation du dieu Takatchio adoré dans la province de Hyouga.

(Vol. VIII, chap. 4.)



Kiço

Kiço avait amené de Shinano, Tomoé et Yamabouki, deux beautés. Yamabouki avait été retenue à la capitale par la fatigue. Tomoé avait le teint plus blanc et les cheveux plus longs, les traits du visage vraiment beaux. Montée sur un coursier des plus fougueux, elle chevauchait aux lieux les plus dangereux et, armée, elle aurait affronté tout ennemi, eût-il été démon ou dieu. Un soldat pareil vaut une troupe de mille hommes. Aussi, en temps de guerre, revêtue d'une cotte aux lamelles de fer, reliées par des cordons de soie, munie d'un arc puissant et d'un grand sabre, maintes fois elle avait reçu un commandement et s'était souvent signalée par des prouesses qui la mettaient hors de pair.

Quoi qu'il en fût, ce jour encore il y avait eu grand massacre de gens, sept cavaliers seulement y avaient échappé et Tomoé était des survivants. Kiço battit en retraite par Nagaçaka se dirigeant sur Tamba, disent les uns, sur Ryouguégoé disent les autres. Mais peu importe. Imaï no Kanéhira livré aux hasards d'un trouble avenir se replia par la route de Séta. Parti avec plus de huit cents cavaliers pour renfor-

cer la garnison de Séta, il ne revenait qu'avec cinquante, étendard roulé. Incertain sur le sort de son maître, il monta vers la capitale et rencontra Kiço à Otsou, sur le rivage d'Outchidénohama. En se reconnaissant d'une distance de cent toises encore, suzerain et vassal s'élancèrent à cheval au devant l'un de l'autre. Kiço saisissant Imaï par la main lui dit : « J'aurais préféré mourir sur les bords de la Rokoujogawara, mais inquiet sur votre sort j'ai tourné le dos à la foule de mes ennemis et me suis replié jusqu'ici. » C'est ainsi qu'il parla à son lieutenant Imaï qui lui répondit : « Je vous sais infiniment gré de vos paroles. Moi aussi j'ai pensé à terminer mes jours à Séta, mais inquiet sur votre sort je me suis replié jusqu'ici. » Kiço reprit : « Certes les liens entre nous ne sont pas rongés de corruption. Moi et mes nombreux cavaliers nous dispersâmes dans les bois des montagnes où la plupart doivent être encore. Elevez bien haut l'étendard. » Alors Imaï déployant l'étendard l'éleva pour qu'on le voie de loin, si bien que ceux qui avaient fui de Kioto comme ceux qui venaient de Séta l'apercevant se rallièrent bientôt au nombre de trois cents. Kiço en fut transporté de joie et dit : « Nous avons assez d'hommes ainsi pour livrer bataille, notre dernière bataille. Qui donc est le chef de la troupe qu'on aperçoit là-bas ? » « Ce sont probablement des gens de Kaï no Itchijo

no Jiro. » « Combien peuvent-ils être ? » « On dit qu'ils sont plus de six mille. » « Voilà certes pour les deux partis un rude et beau combat en perspective. Puisqu'il faut mourir un jour, il est glorieux de tomber en luttant en pleine mêlée contre de nombreux ennemis dignes de soi. » Ayant ainsi parlé, il se porta fort en avant de sa troupe. Voici comment il était ce jour-là : il portait un hitataré de brocart à fond rouge, une armure lacée de cordons de soie de Chine, à la ceinture un sabre d'un travail grave et sobre, sur la tête un casque surmonté de deux grandes cornes, jugulaires nouées sous le menton. De ses vingt-quatre flèches empennées de plumes d'aigle il en avait employé tant dans les combats de la journée, que les quelques qui lui restaient dans son carquois remontaient plus haut que sa tête ; il tenait son arc à la main et montait son fameux cheval pommelé Oniashigué, pur sang de la province de Kiço, muni d'une selle bordée d'un filet d'or. Se dressant tout debout sur ses étriers, il cria de toutes ses forces : « Vous avez souvent entendu parler de Kiço Kwanja, vous le voyez maintenant ! Sama no Kami et Iiyo no Kami, Asahi no Shogoun, Minamoto no Yoshinaka c'est moi ! On m'a dit que c'est vous Kaï no Itchijo Jiro. C'est moi Yoshinaka ! Venez chercher ma tête pour la porter à Hyoyénoçouké ! » Après avoir ainsi apostrophé l'ennemi il piqua des deux son coursier.

Itchijo no Jiro s'écria : « Celui qui vient de se faire connaître est un général de grande renommée. Soldats, que personne ne reste en arrière ! et ne le laissez pas s'enfuir ! Pas de quartier ! » Sa troupe nombreuse enveloppant l'ennemi fonça en avant, chacun cherchant à abattre lui-même le chef. Kiço et plus de trois cents cavaliers frappant d'estoc et de taille, et en biais et en croix en chargèrent plus de six mille, dont ils rompirent les rangs de toutes parts, mais cinquante seulement se rassemblèrent derrière les files ennemies. Ils revinrent à la charge. Doï no Jiro Sanéhira avec plus de deux mille hommes s'opposa à eux. Alors attaquant avec fureur ils se frayèrent un passage à travers des détachements de quatre à cinq cents cavaliers ici, deux ou trois cents là, cent-quarante ou cent-cinquante autre part et cent encore ailleurs. A la fin il ne restait plus que cinq cavaliers, y compris le chef. Tomoé était encore de ces cinq. Kiço la fit approcher et lui dit : « Tu es femme, enfuis-toi n'importe où, au plus tôt, Pour moi je cherche la mort du combattant. Si je ne tombe pas sous les coups de l'ennemi je me tuerai moi-même. J'aurais regret que l'on dise qu'une femme était auprès de moi dans mon dernier combat. » Mais Tomoé ne fit même pas mine de s'en aller. Sans protester contre cet ordre sévère elle voulut montrer à Kiço une dernière fois comment elle se battait. Immobile elle

attendit qu'un ennemi digne d'elle se présentât. Soudain parut un général à la tête d'une trentaine de cavaliers. C'était Hondano Hatchiro Moroshigué, de Mouçashi, doué d'une force prodigieuse. Tomoé fonça droit sur lui, amena son cheval à la hauteur de celui de Hondano Hatchiro qu'elle étreignit à bras le corps ; elle lui fit perdre l'équilibre en le tirant à elle, le poussa contre le pommeau de sa selle, puis, impassible, y appliqua la tête de l'ennemi si fortement qu'il ne pût se mouvoir, la lui trancha et la jeta à terre. Puis elle ôta son armure et partit pour les pays de l'Est. Tédzouka no Taro fut tué, Tédzouka no Betto s'enfuit du champ de bataille, Kiço et Imaï Kanéhira, suzerain et vassal restèrent seuls, Kiço prit la parole : « Aujourd'hui pour la première fois, je sens le poids de mon armure qui n'était rien pour moi jusqu'à présent. » « La fatigue ne peut en être cause », lui dit Kanéhira, « votre cheval aussi semble encore plein de force, pourquoi votre armure vous pèse-t-elle ainsi ? Le cœur vous manque sans doute de ne plus voir tous vos soldats autour de vous. Prenez-moi seul et comptez-moi pour mille. Avec les sept ou huit flèches qui me restent je peux nous défendre un moment. Vous voyez là-bas dans la plaine ce bosquet de pins au delà de la lande d'Awazou. Allez vous y donner la mort tranquillement. » A peine achevait-il sa phrase qu'une nouvelle troupe,

d'une cinquantaine d'ennemis parut. « C'est à moi de vous défendre contre eux. Pour vous, allez à ce bosquet de pins. » « Comment moi, qui sur le point d'être tué à Rokoujôgawara, n'ai consenti à tourner le dos à l'ennemi et à m'enfuir jusqu'ici que pour mourir avec vous, pourrais-je à présent vous obéir ? Je veux mourir à vos côtés et non pas autre part. » A ces mots, alignant les naseaux de son cheval sur ceux du coursier d'Imaï Kanéhira, il allait s'avancer vers l'ennemi. Le vassal d'un bond mit pied à terre, arrêta la monture de Kiço par la bossette du mors et fondit en larmes. « Si grand soit le renom d'un guerrier au cours de sa carrière, on lui fait un grief éternel d'une faute commise à son dernier jour. Vous êtes fatigué maintenant, votre cheval a besoin de repos, combien il serait regrettable que le vassal de quelque petit noble après vous avoir terrassé et tué, vînt proclamer de sa plus forte voix : « C'est le valet d'un tel qui a tué Kiço, général célèbre à travers le Japon. Si pénible que cela soit pour vous, gagnez ce bois. » Kiço lui répondit : « Puisqu'il en est ainsi... » et se dirigea seul vers le bosquet de pins. Imaï Shiro s'élança vers les cinquante cavaliers ennemis et se levant tout droit sur ses étriers, cria d'une forte voix : « Que celui qui est loin prête l'oreille et m'écoute, que celui qui est près ouvre les yeux et me voie. Sire Kamakoura lui-même sait qu'il existe

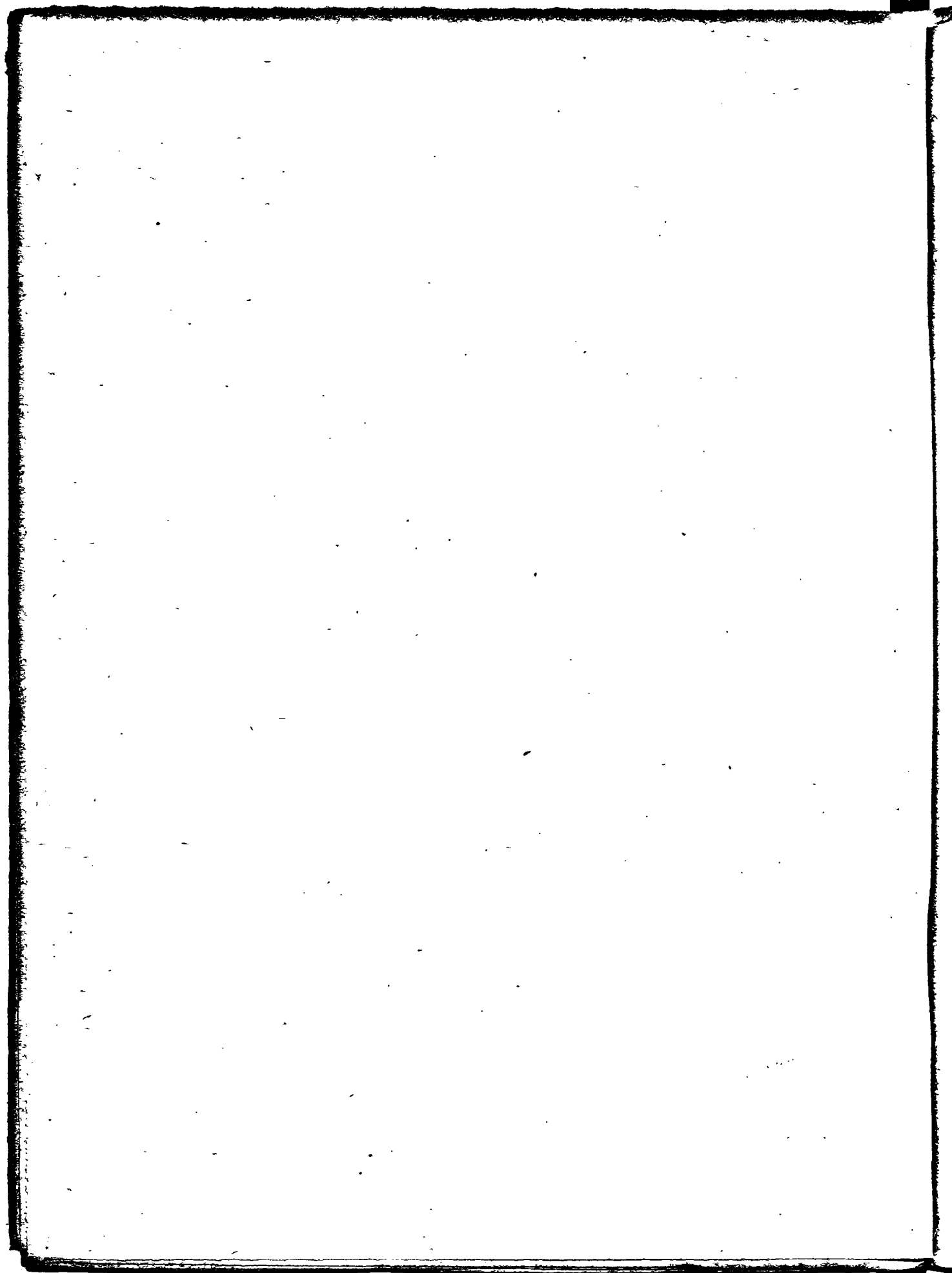
un vaillant général de trente-trois ans, nommé Imaï Kanéhira Shiro, frère de lait de Kiço. Qu'on vienne chercher la tête de ce Kanéhira pour la porter à Hyôyénoukouké ! » Coup sur coup, il décocha ses huit dernières flèches et abattit huit cavaliers ennemis sans savoir s'il les tuait. Puis dégainant son grand sabre, il se mit à frapper furieusement de tous côtés sans que personne osât lui faire face. On n'entendait que le cri : « Tirez sur lui. » Une grêle de flèches tomba sur son armure sans l'entamer et aucune ne pénétrant par le défaut de la cuirasse, il ne fut pas blessé. Pendant ce temps, Kiço galopa seul vers le bois de pins d'Awazou. Comme c'était le soir du vingt et unième jour du premier mois la terre était recouverte d'une mince couche de glace qui cachait des rizières profondes. Il fit avancer son cheval qui s'embourba jusqu'à la tête et ne put plus bouger malgré les coups d'éperons et de cravache. Même dans cette conjoncture, il fut inquiet pour Imaï et tourna la tête en arrière. Au même instant, Mioura Ishida no Jiro Taméhica, de Sagami, le visa et l'atteignit d'une flèche qui traversa la visière de son casque et lui fit une profonde blessure. Le corps incliné en avant, il appuya son casque contre la tête de son coursier. Alors deux pages d'Ishida sautèrent en bas de leurs chevaux et lui tranchèrent la tête. Ishida l'ayant piquée à la pointe de son sabre, l'éleva bien haut en criant de sa plus

forte voix ; « Aujourd'hui Mioura Ishida no Jiro Taméhica vient de tuer Kico, héros fameux à travers le Japon. » Imaï Shiro qui se battait l'entendit et pensa ; « Pour qui combattrais-je à présent ? » Puis il s'écria ; « Soldats de l'Est regardez moi mourir et prenez exemple sur moi. » Tournant la pointe de son grand sabre vers le fond de sa gorge, il se jeta à terre, la tête en avant, et mourut transpercé par la lame.

(Vol. IX, chap. 4.)



Imai Shiro et Nakahara no Kanéhira se donnent la mort



Kozaïsho

Un certain Handa Takigoutchi, vassal du seigneur Etchizèn no Sammi Mitchimori gagna en hâte le navire où se trouvait l'épouse de son suzerain et lui dit : « Mon maître a été assailli ce matin par sept cavaliers ennemis sur la rive de la Minato Inférieure et malgré sa vaillante défense a dû succomber sous le nombre. Deux de ses adversaires ont revendiqué la gloire de l'avoir tué de leurs propres mains : Saçaki no Kimoura no Sabouro Naritsouna de la province d'Omi et Tama no Shiro Soukékagué de la province de Mouçashi. J'aurais voulu tomber à son côté mais comme il m'avait toujours répété : « Quoi qu'il m'arrive tu ne dois pas mourir ; il faut à tout prix que tu me survives pour aller à la recherche de ma femme. » — « Je ne suis venu jusqu'ici que pour obéir à cet ordre, confus de conserver une vie sans honneur. » La dame, sans proférer un mot, se cacha le visage dans ses longues manches pour pleurer. Bien qu'elle eût entendu affirmer, à n'en plus douter, que son mari avait péri elle se persuadait qu'on avait fait erreur et qu'il reviendrait. Pendant deux ou trois jours elle agit en tout comme s'il était parti en promenade, puis les qua-

trième et cinquième jours, son espoir faiblissant, elle se laissa gagner par la tristesse. Pour toute société elle avait une dame de la Cour, son ancienne nourrice, qui répandait ses pleurs sur le même oreiller. Du soir du septième jour jusqu'à la fin du treizième elle ne quitta pas sa couche. Le lendemain on mit le cap sur Yashima. Jusqu'aux dernières heures de la soirée elle resta étendue sur le pont. Or, comme la nuit s'était faite peu à peu et que tout à l'intérieur du bateau était tranquille elle dit à sa nourrice : « Ce matin encore je ne croyais pas à la mort de mon mari malgré les assurances qu'on m'en avait données. Mes doutes sont à présent sûrement dissipés car tout le monde affirme qu'il a été tué sur les bords de la Minato et personne ne dit l'avoir vu vivant depuis lors. Le soir qui précéda son départ, quand je le vis quelques instants — il importe peu de savoir où — il avait l'air plus sombre que de coutume et me dit avec des soupirs de tristesse : « J'ai un pressentiment qui ne peut me tromper que je serai tué dans le combat de demain et je me demande ce qui adviendra de toi après ma mort. » Comme on ne sait pas toujours d'avance l'issue d'une bataille je ne croyais pas que mon mari dût infailliblement mourir ce jour-là. J'en suis remplie de regrets, car si j'avais prévu ce qui allait arriver, j'aurais fait serment de le suivre dans le monde à venir ; cette pensée m'accable de chagrin. Alors, pour qu'il

ne m'accusât pas d'une réserve excessive je lui appris la situation dans laquelle j'étais, que je lui avais cachée jusqu'à ce moment. Il s'en montra fort réjoui et me dit : « Arrivé à trente ans sans enfant je souhaite d'avoir un fils à laisser dans ce monde éphémère en souvenir de moi. Mais, combien de mois comptes-tu déjà ? Comment te sens-tu ? Puisque tu dois rester sur ce navire toujours ballotté par les vagues, que vas-tu faire jusqu'au moment de ta délivrance ? » « A l'entendre exprimer ainsi ses soucis anticipés j'en étais toute triste. Il est vrai que neuf femmes sur dix au moment de leurs couches succombent après bien des hontes et des douleurs. Mais si je mets sans accident un enfant au monde et que je l'élève pour qu'il me rappelle celui qui n'est plus, je penserai souvent à son père que j'aimais et mon amour ne faisant que s'accroître, m'empêchera de jamais me consoler ; puis, après tout, on ne peut éviter la dernière étape. En supposant que, par miracle, j'échappe à la mort, la vie réserve à chacun bien des surprises, un autre m'importunerait peut-être de son amour. Mon cœur s'afflige à cette pensée. Dans mon sommeil mon mari défunt m'apparaît, éveillée même, je vois partout son ombre. Plutôt que de vivre obsédée par une passion pour un mort, mieux vaut me précipiter au fond de l'océan. A l'idée de vous laisser seule ici-bas je ne puis retenir des soupirs de douleur. Prenez mes vêtements

pour les donner à quelque religieux afin d'assurer le salut du défunt, de payer ses funérailles et de m'aider dans un autre monde. Veuillez aussi faire parvenir la lettre qui contient mes dernières instructions. » Ensuite elle ajouta de minutieuses recommandations. Sa compagne lui dit en réprimant des larmes : « Et moi qui ai quitté mon jeune enfant et mes vieux parents pour être attachée à votre personne, quels sentiments dois-je éprouver ? Oubliez-vous les épouses des autres membres de notre parti qui sont tombés à Itchi-no-Tani ? Vous vous croyez certaine que dans une autre vie vous trouverez place à côté de votre mari dans le divin lotus et que vous passerez par les six Destinations (1) et les quatre Naissances (2). Vous ignorez pourtant la direction que prendra votre âme et ne pouvez être assurée de le rencontrer ; attenter à vos jours serait donc inutile. Attendez ici en paix l'heureuse arrivée de votre enfant et, même condamnée à vivre au milieu des rochers et des bois ne craignez point de l'élever. Alors, votre tâche accomplie, vous pourrez vous faire nonne et invoquer le grand nom de Bouddha pour assurer le salut de celui qui s'est

(1) Les Six Destinations — Rokou Dô — sont celles assignées aux âmes, lesquelles peuvent devenir êtres infernaux, revenants, animaux, ashouras, hommes ou dieux.

(2) Les Quatre Naissances — Shi Shô — sont les quatre façons de renaître : d'un œuf, de l'humidité, par embryon ou par génération spontanée.

en allé. En outre, pourquoi cherchez-vous à vous décharger sur moi des affaires que vous avez en ville ? Je ne puis admettre de telles paroles. » La nourrice se plaignit encore amèrement. Se repentant sans doute d'avoir parlé à sa compagne comme elle l'avait fait, l'épouse de Mitchimori s'efforça de la consoler et lui dit avec véhémence : « Mon dessein est de ceux qui font mal juger une femme. Consultez pourtant bien votre cœur. Il est assez fréquent que devant la tristesse de ce monde et sous le coup du chagrin causé par la séparation d'un être cher on songe à se détruire, sans en arriver là. Si je nourrissais ce projet vous en avertirais-je ? Maintenant, la nuit est avancée, il faut aller nous reposer. » La dame de la Cour pensant que sa maîtresse, qui n'avait pris qu'avec grande difficulté un peu d'eau chaude ou froide depuis quatre ou cinq jours, déguisait ses pensées par de si longs discours, fut attristée.

Pendant que la dame de la Cour se laissait aller à un léger sommeil, l'épouse de Mitchimori se releva sans bruit et s'approcha du bord du navire. Comme on voguait sur une mer qui semblait sans limites elle ne put trouver l'occident. Présument que le coin de montagne derrière lequel se couchait la lune indiquait le point qu'elle cherchait elle se recueillit pour invoquer Bouddha. Les cris des gravelots assemblés au large sur un banc de sable, et les grincements

des gouvernails sur l'immense mer, émurent d'une tristesse plus profonde encore l'âme de cette malheureuse épouse. Elle murmura cent fois sa prière et supplia Bouddha avec larmes : « Mida-nyôrai, Maître du paradis de l'Ouest, exauce le désir que j'entretiens depuis longtemps et permets que je sois admise à prendre place sur le même lotus que mon mari dont il me coûte tant d'être séparée. » Sa bouche prononçait le mot « namou (1) » quand elle se jeta à l'eau. C'était vers minuit, on était entre Itchi-no-Tani et Yashima. Sur le vaisseau où tout était tranquille on ne se douta point de sa disparition. Toutefois un homme de barre encore à son poste sur un bateau voisin l'aperçut et cria : « Ohé ! Ohé ! Une dame de la Cour vient de tomber à la mer de ce vaisseau-là ! »

Réveillée en sursaut par ces cris la nourrice chercha autour d'elle mais ne trouvant personne, soudain muette d'émotion, ne put que murmurer : « O ciel ! O ciel ! » Aussitôt bien des gens se mirent à plonger pour sauver la noyée mais comme c'était une brumeuse nuit de printemps, telle qu'on en voit souvent en cette saison, et que des nues errantes voilaient la clarté de la lune on la chercha longtemps sans succès. Pourtant après bien des tentatives elle fut enfin retrouvée mais elle semblait déjà appartenir à un autre monde. L'eau

(1) Namou, mot d'origine sanscrite équivalant à « je t'en supplie »,

de mer avait complètement pénétré sa chevelure et la jupe-hakama qu'elle portait sur un double vêtement de fine soie blanche. On remit de l'ordre dans sa coiffure, on la débarrassa de sa jupe mais tous les efforts pour lui redonner la vie furent infructueux. Lui tenant les mains dans les siennes, joue contre joue, la nourrice exhala ses plaintes : « Puisque vous aviez pris cette inébranlable résolution, pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée avec vous dans les profondeurs de la mer. Ce n'est pas bien de m'avoir abandonnée seule sur cette terre. Faites-moi une fois encore entendre votre voix ? » C'est ainsi qu'elle se lamentait dans ses tourments. Mais la noyée paraissait avoir quitté ce monde et ne répondit pas. Son souffle encore perceptible faiblit et s'arrêta.

Cependant la lune d'une nuit printanière se coucha au milieu des nuages tandis que le ciel embrumé commençait à blanchir. Bien que les regrets d'être séparé à jamais de Kozaiſho fussent loin d'être taris on ne pouvait laisser ainsi sa dépouille. De crainte que son corps ne remontât flotter à la surface on revêtit la morte d'une armure de son époux retrouvée sur le navire, puis on jeta le cadavre à la mer.

La nourrice anxieuse de suivre aussitôt sa maîtresse allait s'élancer à l'eau quand des mains la saisirent et la retinrent. Pour calmer sa conscience torturée elle se coupa les cheveux elle-même, se fit raser la

tête par le bonze de la secte Ritsou, Tchoukaï, conseiller impérial, frère cadet de Mitchimori, puis se mit à prier pour le bonheur de sa maîtresse dans une autre vie, dans les formes prescrites par cette secte.

Certes, depuis les temps les plus reculés des épouses sont restées veuves mais combien rares sont celles qui se sont donné la mort ! La femme de Mitchimori estimait que si un vassal ne doit pas prêter serment d'allégeance à un nouveau maître une épouse fidèle ne doit pas non plus contracter un second mariage. Elle était fille de Norikata, ministre de la Justice, la beauté la plus remarquée à la Cour et attachée à la personne de l'Impératrice douairière Joceimon-ine, mère de l'Empereur régnant.

Sa Majesté, par un printemps de l'ère d'Anguène, alors qu'elle avait seize ans et partageait encore le trône, se rendit au temple de Hosshoji pour y admirer les fleurs des cerisiers. Mitchimori, vice-ministre et grand-maître de la Maison de l'Impératrice faisait partie de sa suite. En voyant Kozaïsho qui accompagnait la souveraine il s'en éprit aussitôt. D'abord il lui dédia des poèmes, puis lui adressa des billets, mais ce fut en vain que pendant trois ans se multiplièrent ses envois. Elle ne daigna pas en accepter un seul.

Mitchimori cependant fit porter à Kozaïsho une missive qu'il avait écrite dans la pensée que c'était

la dernière. Son émissaire, désolé d'avoir fait une nouvelle démarche inutile s'en retournait sans avoir même pu voir la dame qui remettait les messages à Kozaïsho, quand un heureux hasard lui fit justement rencontrer celle-ci revenant en voiture au Palais d'une visite au foyer paternel. Il fit en sorte de passer aussi près que possible de l'équipage et lança le billet sous le store de derrière. La jeune fille ne comprenant pas d'où venait cette lettre interrogea ceux qui l'entouraient mais nul n'en savait rien. Elle l'ouvrit donc et vit que c'était de Mitchimori. Ne pouvant ni la laisser dans la voiture ni la rejeter sur la route elle la glissa au côté de la ceinture de sa jupe-hakama et se rendit au Palais. Tandis qu'elle s'employait au service de Sa Majesté, la lettre, qu'elle aurait pu perdre en tant d'autres endroits, tomba par malchance devant l'ancienne impératrice. Celle-ci la releva et l'ayant mise au fond de la longue manche de sa robe dit : « Je viens de ramasser un objet de fort grand prix. Qui est-ce qui l'a perdu ? » Toutes les dames présentes firent serment au nom des dieux et de Bouddha qu'elles n'en savaient rien, mais Kozaïsho, rouge de confusion, garda le silence. L'ancienne souveraine était persuadée dans son for intérieur que la lettre était adressée à Kozaïsho par Mitchimori mais, n'obtenant point de réponse, elle l'ouvrit et sortant le papier parfumé constata que l'écriture était d'une main

experte. L'auteur y exposait longuement ses sentiments et prétendait que la dureté même de celle qu'il aimait ne laissait pas de lui être agréable. Il achevait ainsi sa missive :

Mon amour est tout pareil à la poutre ronde
qui sert de pont sur le ruisseau de la vallée ;
un pas, et l'on mouille ses manches. (1)

L'Impératrice douairière la commenta en ces termes : « C'est une lettre dans laquelle on se plaint de n'avoir jamais pu s'entretenir avec celle qu'on aime. Trop de dureté risque de ne produire que de funestes effets. L'histoire de notre Moyen Age en fournit un exemple. Il y avait en ce temps-là une dame de la Cour nommée Ono no Komatchi, dont la taille et les traits étaient beaux et l'esprit d'une rare finesse. Pas un homme qui ne fût séduit par son charme et ne soupirât pour cette belle cruelle. Sur la fin de ses jours, peut-être subissant la vengeance de ceux dont elle avait repoussé l'amour, elle vivait dans une misérable hutte, sans défense contre le vent ou la pluie et quand au firmament brillaient d'un pur éclat la

(1) Les vers japonais contiennent deux jeux de mots, le premier sur « fournir kaéçou » qui signifie à la fois : faire un faux pas et renvoyer une lettre ; le second sur « nourourou sodé » expression très souvent employée pour exprimer la tristesse des amants qui mouillent leurs manches de pleurs mais qui veut dire ici mouiller ses vêtements en tombant dans le ruisseau.

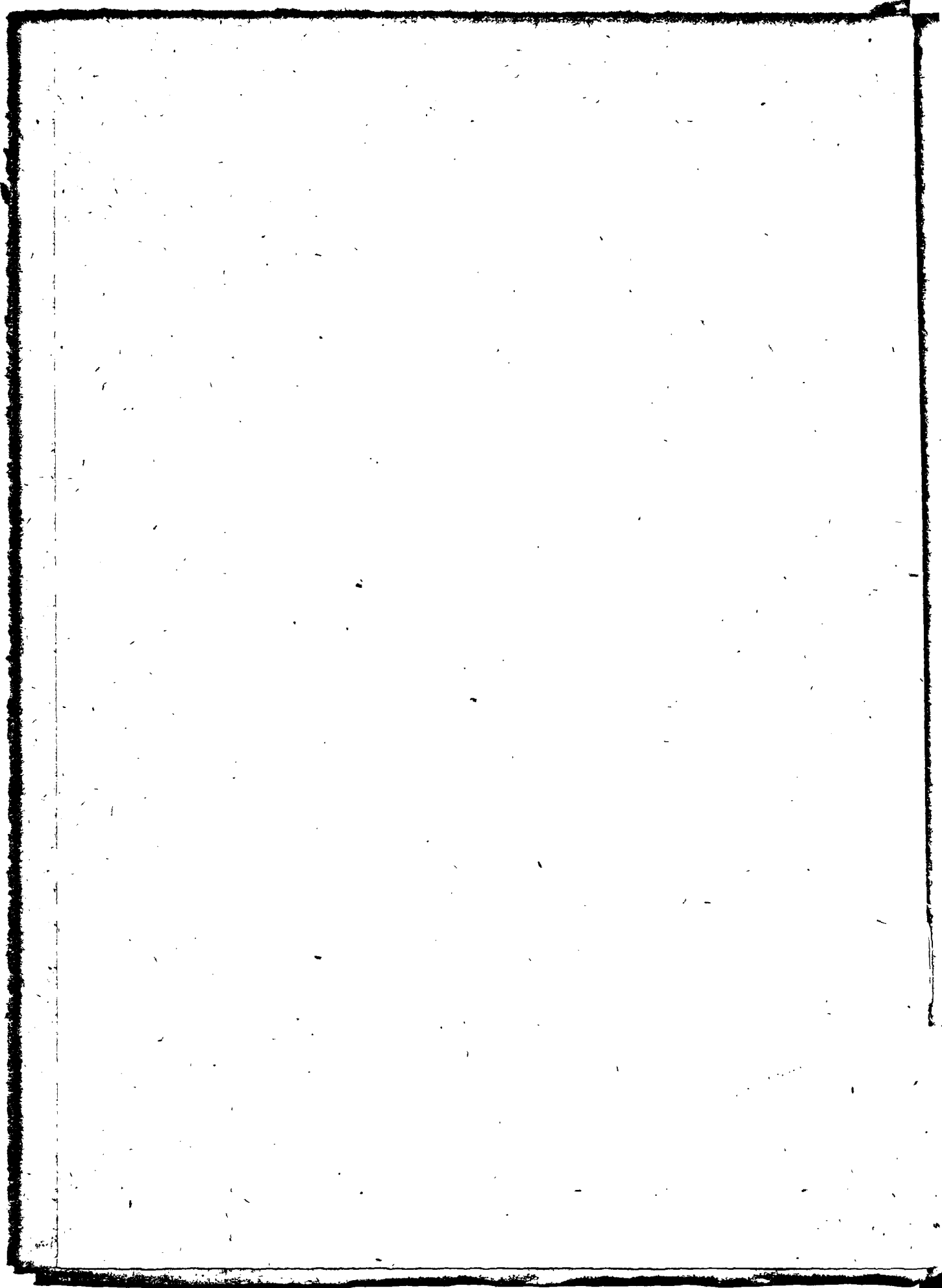
lune et les étoiles, elles se reflétaient dans un étang de larmes. Pour soutenir son existence éphémère comme la rosée, elle cueillait de jeunes herbes comestibles dans la plaine et du cresson près des marais. Quoi qu'il en soit, il faut répondre à cette lettre. » Là-dessus, l'ancienne impératrice tira à elle son écritoire et composa ces vers :

Ayez entière confiance ! La poutre ronde
qui sert de pont sur le ruisseau de la vallée
cèdera sous les pas (1).

Pour la première fois l'amour étouffé dans le cœur de Mitchimori s'éleva libre comme la fumée du mont Fouji et les larmes de joie qui trempaient ses manches se succédaient comme les vagues sur le rivage de Kiyomiga Séki. Quand on lui eut accordé Kozaïsho il l'aima d'un profond amour car une belle épouse est une fleur digne de soins. Ils avaient l'un pour l'autre une affection si tendre que Mitchimori l'emmena jusque sur son navire balloté par les vagues de la mer Occidentale. Ils suivirent enfin le même chemin...

(Vol. IX, chap. 19.)

(1) On retrouve dans le texte japonais le même jeu de mots que plus haut sur « foumi kaéçou ». Il faut comprendre que les obstacles à l'amour de Mitchimori céderont s'il ne perd pas courage malgré les lettres qui lui ont été renvoyées.



Une dame de la cour

Le quatorzième jour du mois, Shiguéhira, général du troisième rang, fait prisonnier, entra dans la capitale et fut promené à travers les principales rues, dans un char dont les stores de devant et de derrière étaient levés, les portières de droite et de gauche ouvertes. Doï no Jiro Sanéhira, vêtu d'un hitatare à fond noir et jaune, et du bas de son armure seulement, l'escortait à la tête de plus de trente cavaliers qui devant, derrière et tout autour du char, formaient une garde. Grands et petits de la capitale à sa vue s'apitoyaient sur son sort. « Que de tous les seigneurs lui seul subisse une telle humiliation ! » disaient-ils. « Lui que le prince-prélat et la princesse traitaient comme leur fils et qui, en arrivant chez le Hôô, voyait les gens assemblés devant le portail, jeunes et vieux, s'écarter pour lui livrer passage ! Sans doute ce malheur est un châtiment que Bouddha lui inflige pour avoir incendié les temples de Nara. » On passa par Rokoujo, puis, prenant vers l'est, on alla jusqu'à Kawara d'où l'on revint à la résidence du défunt sire Gacei, secrétaire-général et conseiller politique de l'Empereur, sise à Hatchijo Horikawa où on le tint sous une étroite surveillance.

... Il y avait là un samouraï nommé Moukou Ouma no Jo Tomotoki, qui avait longtemps été au service du seigneur Shiguéhira et avait aussi appartenu à la maison de la princesse de Hatchijo. Il alla trouver Doï no Jiro Sanéhira et lui dit : « Je suis un vieux serviteur du général Shiguéhira. Quand je l'ai vu passer dans les rues aujourd'hui le chagrin m'a forcé de détourner les yeux. En voyant son malheur j'ai ressenti tant de pitié pour lui que je suis venu vous prier de me laisser aller le consoler en évoquant avec lui les souvenirs du temps passé. Par mes fonctions je n'avais pas à porter l'arc et les flèches, je ne faisais que me tenir à ses ordres matin et soir, aussi ne m'emmenait-il pas à la guerre. Si cependant vous craignez encore de me laisser approcher de lui, enlevez-moi le sabre que je porte à la ceinture, mais je vous en supplie, accordez-moi la permission que je sollicite. » Comme Doï no Jiro était compatissant, il répondit : « A vous seul je consens à faire cette faveur, mais avant d'être conduit auprès du général, vous devrez ôter votre sabre. » Ouma no Jo, débordant de joie, se hâta de partir et put voir dans quelle triste condition se trouvait son maître. Plus il réfléchissait au spectacle dont il était témoin et à l'abattement du général, plus Tomotoki avait de peine à retenir ses larmes. Shiguéhira, muet d'étonnement, se figurait qu'en rêve il avait un rêve. Puis, comme ils s'étaient

mis à causer des jours passés et du présent, la conversation tomba sur une certaine dame de la Cour. « Y a-t-il encore à la Cour une dame auprès de laquelle tu me servais d'intermédiaire ? » interrogea l'officier. « Certainement. » « Quand je suis parti pour les provinces de l'Ouest, je ne lui ai ni écrit, ni envoyé de mes nouvelles par un émissaire, aussi doit-elle s'imaginer que mes promesses de lui être toujours fidèle n'étaient que mensonges et j'en ai grande honte. Pourrais-tu lui porter un mot de ma part et chercher à te renseigner ? » « C'est chose facile. » répondit Tomotoki. Le général, rempli d'une joie peu commune, écrivit aussitôt une lettre qu'il remit à son vieux serviteur. Celui-ci, sur le point de sortir, fut arrêté par les soldats de garde qui voulaient s'en emparer pour savoir ce qu'elle contenait, quand le général intervint et la leur fit donner. Après en avoir pris connaissance, ils déclarèrent n'y rien trouver de répréhensible et la rendirent à Tomotoki qui la reprit et fit diligence pour la remettre à sa destinataire. Des allées et venues continuelles l'empêchant d'entrer de jour chez cette dame, il se réfugia dans une cabane près de là pour attendre l'ombre du crépuscule. Au guet à la porte de derrière, il se mit à épier tous les bruits et reconnut la voix de celle qu'il cherchait. « Quelle triste chose, disait-elle, que parmi tous les nobles ce soit lui que frappe un coup pareil !

Tout le monde prétend qu'il faut y voir son châtiement pour l'incendie des temples de Bouddha, à Nara ; le général lui-même l'admet. Pourtant ce n'est point par son ordre qu'on y a mis le feu. Il y avait parmi ses troupes bien des mauvais soldats qui se sont répandus au milieu des pagodes et des temples eux-mêmes pour y semer les flammes qui ont tout détruit. La rosée des branches élevées ruisselle vers la base de l'arbre, aussi c'est sur lui que retombe la faute. Je ne puis mettre en doute ses paroles. » Et elle se mit à pleurer. Ému de pitié devant ces larmes, Tomotoki sortit de son silence et dit qu'il avait à lui parler. Elle lui demanda ce dont il s'agissait. Il répondit qu'il était porteur d'une lettre du général Shiguéhira. A ces mots, elle, trop modeste et réservée d'ordinaire pour se montrer à qui que ce fût, sortit en courant vers lui en s'écriant : « Où est-elle ? » De ses propres mains elle saisit le billet et y lut qu'il avait été fait prisonnier dans les provinces de l'Est et ne savait quelle fin l'attendait ce jour-même ou le lendemain. Il écrivait avec force détails et terminait par ces vers :

Malgré mon nom infâme et dans un flot de pleurs
je ne perds pas l'espoir de vous revoir encore.

La dame pressant la lettre contre son visage, sans proférer un mot, se couvrit la tête de son vête-

ment et s'affaissa sur le sol. Au bout d'assez longtemps, Tomotoki demanda une réponse. La dame, alors, répandant larmes sur larmes, en rédigea une dans laquelle son cœur affligé et meurtri s'épanchait en un récit détaillé de tout ce qui s'était passé depuis deux ans. Elle ajoutait :

Qu'importe que mon nom sombre déshonoré
si je peux avec vous m'enfoncer dans l'abîme.

Tomotoki l'ayant reçue s'en retourna, mais de nouveau il dut obéir aux injonctions des soldats de garde à la porte et leur laisser prendre connaissance du message où ils ne trouvèrent rien de répréhensible.

Le général, après en avoir achevé la lecture, sembla plus soucieux encore et demanda à parler à Doï no Jiro Sanéhira, à qui il dit : « Certes, c'est une joie pour moi de pouvoir maintenant vous remercier de la compassion et de la bienveillance que vous m'avez témoignées dernièrement. Je vais encore implorer de vous une grâce. J'accepte sans regret de quitter ce monde où je ne laisse pas d'enfant, mais quel bonheur pour moi si vous me permettiez de rencontrer en tête à tête une dame que j'aime depuis longtemps et de m'entretenir avec elle des choses de la vie future ! » Doï no Jiro, étant un homme pitoyable, répondit

qu'il ne voyait point de raison pour faire obstacle à cette requête et autorisa l'entrevue. Le général rempli d'une joie peu commune envoya chercher la dame de la Cour avec une voiture où elle se hâta de monter. Quand on prévint l'officier que le char approchait de la véranda il se porta au devant en criant à celle qu'il aimait de ne pas descendre afin de ne pas être vue des soldats de garde. Il monta, et derrière les rideaux baissés, se prenant les mains dans les mains, le visage contre le visage, ils gardèrent longtemps silence, ne faisant que pleurer. Enfin, le général retenant ses larmes dit : « Quand je suis descendu aux pays de l'Ouest, j'aurais voulu vous voir, mais dans la confusion générale je n'ai pas pu vous faire porter de mes nouvelles. Ensuite, j'ai pensé à vous écrire pour avoir une réponse de vous, mais les tristes vicissitudes de mes voyages, les combats incessants du matin au soir ne me laissaient point de loisir et je vous ai négligée. Si j'ai supporté la honte d'être amené ici captif c'est dans l'espoir de vous revoir. » De nouveau cherchant à contenir ses larmes il détournait la tête. On devine sans peine les sentiments qu'ils éprouvaient et combien ils étaient à plaindre. Comme le crépuscule s'obscurcissait, les soldats de garde les avertirent que pour éviter les dangers des grands chemins, il fallait repartir sur-le-champ. Ce ne fut pas sans résistance que le général prit le parti d'obéir,

mais en descendant de voiture, il tira la dame par la manche et improvisa ces vers :

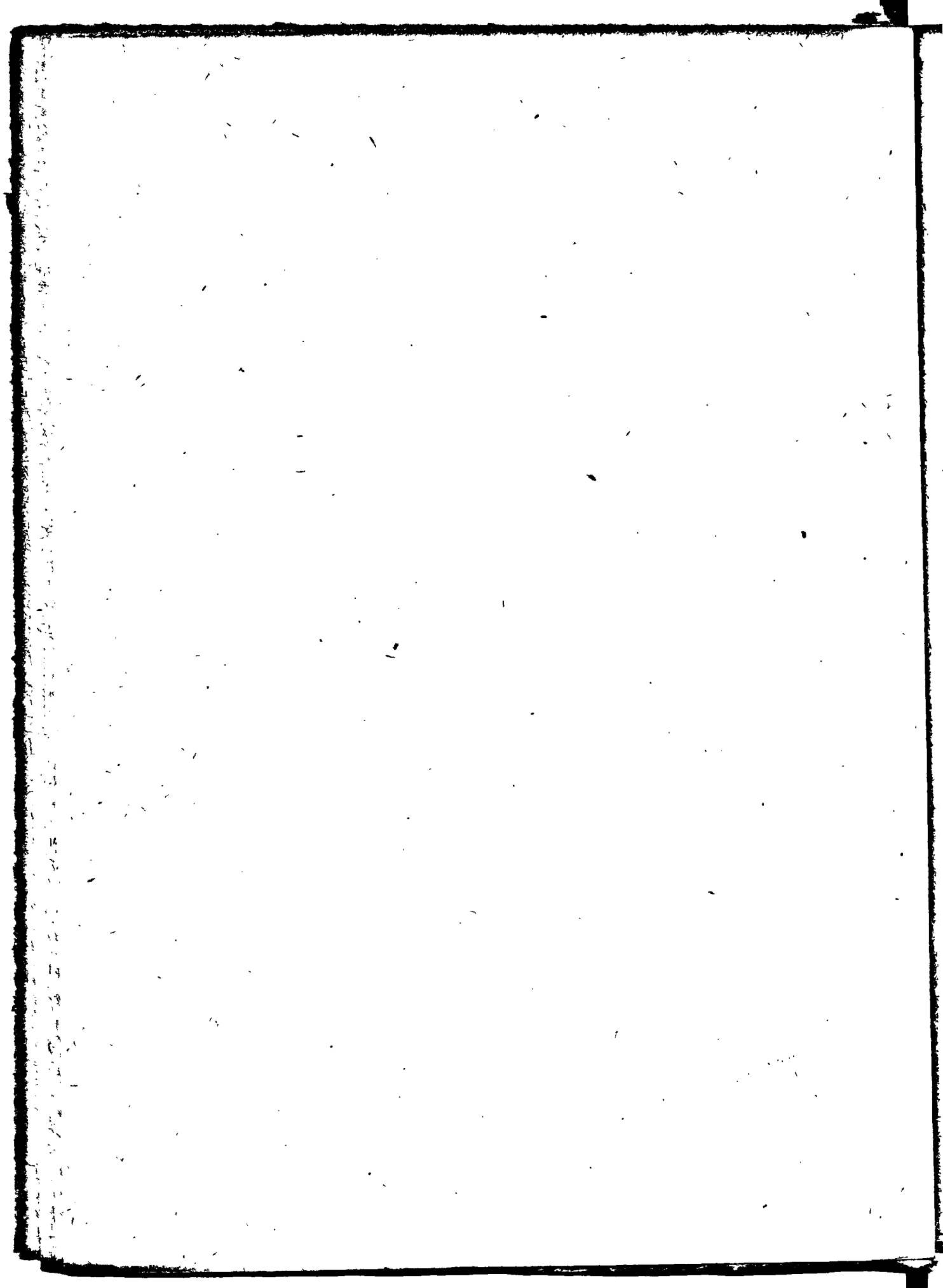
Je vous quitte ce soir et vais prendre congé
d'une vie éphémère autant que la rosée.

A quoi la dame répliqua :

Cette vie éphémère autant que la rosée
devrais-je la quitter ou vivre pour prier ?

Puis elle reprit le chemin de la Cour. Les soldats de garde ne leur permettant plus par la suite de se revoir, ils ne purent qu'échanger quelques lettres. Cette dame était la fille du prêtre-laïque, receveur-général, sire Shinhan. Elle était d'une beauté rare et avait le cœur tendre. Quand elle apprit que le général avait été transféré à la capitale du Sud et exécuté elle ne tarda pas à se faire religieuse, et, la tête rasée, tout en vêtements noirs, elle priait pour qu'il obtînt le bonheur dans un autre monde.

(Vol. X, chap. 2.)



Rokoudai

En ce temps-là Shiro Tokimaça Hôjô administrait la capitale en qualité de gouverneur et représentant du seigneur Yoritomo Kamakoura. Il fit publier que ceux qui aideraient par leurs indications à découvrir les derniers descendants mâles de la famille Heiké recevraient en récompense tout ce qu'ils demanderaient. Telle est la bassesse des hommes que les gens de la Cour comme ceux de la ville se lancèrent à la poursuite des proscrits, chacun se disant en lui-même : « Je connais bien des lieux suspects, j'aurai ma part des récompenses. » C'est ainsi que beaucoup des rejetons des Heiké furent découverts. Il suffisait que l'on vît un garçon dont les traits étaient beaux et le teint clair pour qu'on le dît jeune prince ou enfant de tel lieutenant-général ou de tel général alors qu'il n'était que le fils d'un officier de rang inférieur. Ses parents avaient beau gémir et se lamenter on prétendait que le secret de sa naissance avait été dévoilé par sa nourrice ou par quelque dame de la Cour qui en avait eu charge. Si bien que, sans plus ample informé, nombre d'enfants furent à la légère noyés ou enterrés vivants. Quant aux plus âgés on les faisait

étouffer sous des pierres ou tomber sous le poignard. Témoin de l'indescriptible affliction des mères et des plaintes des nourrices, Hôjô, dont la famille était nombreuse, déplorait ces massacres sans pouvoir les arrêter, ayant à obéir aux ordres qu'il recevait.

Parmi les enfants qu'on recherchait se trouvait Rokoudaï, sixième fils de Korémori, lieutenant-général du troisième rang. Il paraissait adulte déjà malgré son jeune âge et comme il appartenait à la descendance directe des Heiké on mettait tout en œuvre pour s'emparer de lui et le mettre à mort. Pourtant bien des gens avaient fouillé le pays sans succès et Hôjô était sur le point de s'en retourner à Kamakoura quand une dame de la Cour se présenta au palais de Rokouhara et révéla au gouverneur que la veuve de Korémori se cachait avec son fils et sa fille en un lieu nommé Shôboudani, au nord du temple Daïgakouji, sur les pentes d'une montagne au delà de Nishihénjoji. A cette nouvelle, si heureuse pour lui, Hôjô ressentit une grande joie et expédia incontinent quelqu'un reconnaître l'endroit désigné. Il apprit ainsi que dans un appartement du temple vivaient à l'écart et dans le secret plusieurs dames de la Cour avec leurs enfants. A travers une haie on avait aperçu un jeune prince, d'une extrême beauté, s'avancer dans le jardin pour attraper un petit chien blanc qui s'y était enfui. Une dame de la Cour, à qui probablement incombait sa

surveillance, le fit rentrer dans la maison en lui disant : « Quelle imprudence ! Si l'on vous avait aperçu ! » L'espion n'hésita pas à croire que c'était bien le jeune prince depuis si longtemps recherché et revint en hâte rendre compte à Hôjô de ce qu'il avait vu. Dès le lendemain celui-ci fit cerner Shôboudani par des soldats et dépêcha un officier à la maison qui servait de cachette avec mission de dire : « Ayant appris que le jeune prince Rokoudaï, héritier du seigneur Korémori, lieutenant-général du troisième rang se trouve ici, Shirô Tokimaça Hôjô m'envoie le réclamer au nom de Yoritomo Kamakoura. Il faut le livrer sur-le-champ. » Sa mère se croyant en proie à quelque horrible cauchemar ne prononça pas un seul mot. Sur ces entrefaites les deux fidèles serviteurs Saïto Go et Rokou qui s'étaient aussitôt précipités au dehors pour explorer les environs et avaient rencontré partout des soldats de Hôjô, revinrent annoncer qu'ils ne voyaient aucun moyen de faire échapper leur jeune maître. Sa mère, tout en larmes, répétait en le serrant dans ses bras : « Tuez-moi plutôt ! » tandis que la nourrice à leurs pieds s'abandonnait à de violents sanglots. D'ordinaire on n'osait pas hausser la voix, on fuyait les regards, mais à présent toute la maison retentissait du bruit des plaintes et des gémissements. Hôjô, dont le cœur n'était pas de pierre, en éprouvait une si grande compassion qu'il ne pouvait retenir

ses larmes en attendant, immobile et silencieux, qu'on amenât le jeune prince. Au bout d'assez longtemps le gouverneur délégua un nouveau subalterne qui parla ainsi à la mère : « En vérité, au milieu du désordre qui règne encore vous avez lieu d'être en souci puisque Hôjô s'est vu contraint de venir en personne vous réclamer votre fils. Pourtant rassurez-vous, nul grand péril ne le menace. Faites le sortir au plus tôt. » Sur ce conseil, le jeune prince dit à sa mère : « Comme il est de toute manière impossible de me sauver, laisse-moi m'en aller. N'attends pas que des soldats viennent jusque chez nous t'offrir un spectacle affligeant. Ce n'est pas pour longtemps que je vais m'éloigner. Hôjô n'est pas impitoyable et me laissera revenir lorsque je l'en prierai. Ne te tourmente pas ainsi. » C'est par ces mots qu'il essayait de consoler sa pauvre mère qui, sans plus hésiter, tout en pleurs, l'habilla, le peigna et au moment de se séparer de lui, sur le seuil de leur retraite lui remit un petit chapelet aux grains d'ébène en lui faisant ces recommandations : « Prépare-toi. Prie sans cesse Bouddha jusqu'au moment de remplir ton destin, afin de mériter le Paradis. » Le jeune prince en recevant le chapelet répondit à sa mère : « Si je te quitte aujourd'hui pour toujours, c'est, je l'espère du fond de mon cœur, pour aller rejoindre mon père. » En entendant ces paroles la jeune princesse, âgée de dix ans, fit mine de sortir avec son frère et dit :

« Je veux y aller aussi. » de sorte que sa gouvernante dut l'arrêter.

Rokoudaï, malgré ses douze ans, paraissait plus développé que bien des adolescents de quatorze ou quinze, son visage était beau, ses yeux remplis de charme, sa silhouette gracieuse. Il était fort sensible, aussi, honteux de sa faiblesse il se couvrit la face de ses manches pour cacher des larmes qu'on voyait cependant tomber à terre. Quand il fut monté dans un palanquin entouré de soldats, la troupe s'ébranla. Comme Saïto Go et Saïto Rokou marchaient l'un à droite et l'autre à gauche de leur jeune maître, Hôjô fit mettre pied à terre à deux cavaliers pour offrir leurs montures aux deux frères mais ceux-ci n'en voulurent point, préférant faire toute la route à pied, de Daïgakouji jusqu'à Rokouhara. La mère et la nourrice élevant leurs regards vers le ciel ou prosternées sur le sol se lamentaient en des contorsions frénétiques.

La mère dit à la nourrice : « On m'a rapporté qu'en ces derniers temps on poursuit en tous lieux, les jeunes descendants des Heiké, qu'on les noie, qu'on les enterre vivants, qu'on les écrase sous des pierres ou qu'on les poignarde. Peut-être va-t-on traiter ainsi mon fils. Comme il n'est plus tout à fait un enfant, je suis sûre qu'on va lui trancher la tête. Quelle douleur ce serait déjà pour des parents qui n'auraient pu voir que de temps en temps un enfant

chéri confié en secret à une nourrice ! Combien ma souffrance est plus grande ! Jamais je n'ai quitté mon fils, pas un jour, pas un instant ! Du matin jusqu'au soir son père et moi nous choyions notre Rokoudaï comme si aucuns autres parents ne pouvaient avoir d'enfant comparable à lui. Depuis la mort de mon mari, en qui j'avais toute confiance, ma seule consolation était de voir mes deux enfants l'un à côté de l'autre. Maintenant il ne m'en reste qu'un, l'autre n'est plus à la maison. Que ferai-je à présent ? Depuis trois ans je m'attendais au coup qui me frappe aujourd'hui et dont la pensée me remplissait d'une telle épouvante que je vivais dans des transes la nuit comme le jour. Je ne croyais pas que cette épreuve dût m'être si tôt imposée, car je m'en étais remise à Kwannon, de Hacé ; et pourtant voilà mon fils emmené. O malheureuse que je suis ! Peut-être qu'à cette heure on l'a déjà mis à mort. » Le visage enfoui dans les pans de ses manches, elle pleurait amèrement.

La nuit suivante, suffoquée par l'angoisse, elle ne put prendre même un instant de repos durant de longues heures. Enfin elle s'endormit, mais bientôt réveillée dit en pleurs à la nourrice : « Pendant mon court sommeil je viens d'avoir un songe. J'ai rêvé que mon fils arrivait monté sur un cheval blanc et me disait : « Mère, me voici. J'avais tant envie de te revoir que j'ai demandé quelques heures de

« liberté. » Il se tenait près de moi et ses traits exprimaient je ne sais quelle farouche tristesse. Mais il disparut bientôt et j'eus beau chercher autour de moi, je ne trouvai personne. Bref a été mon rêve et je me retrouve en face de mon malheur. » Elle attendit avec impatience la fin d'une nuit trop longue pour elle, inondant sa couche des flots de ses larmes. Mais même cette nuit le chant des coqs et la voix des humains annoncèrent l'approche du jour.

Saïto Rokou revint et aux questions que lui posa la mère, il répondit : « Rien de grave n'est arrivé. Voici d'ailleurs des nouvelles de votre fils. » A ces mots il tira de son vêtement une lettre et la lui tendit. La mère alors l'ouvrit et lut. « Je n'ai rien d'important à te communiquer jusqu'à présent. Je crains que tu ne sois en souci de moi. Mes pensées affectueuses ne cessent d'aller vers toi et vers ma nourrice. » C'était vraiment la lettre d'un homme mûr. La pressant contre son visage, sans desserrer les lèvres, la mère s'affaissa sur les nattes, releva sur sa tête les pans de son manteau et demeura longtemps ainsi. Comme l'heure avançait Saïto Rokou prit enfin la parole et dit : « J'ai hâte de repartir avec une réponse de vous car chaque instant redouble mes craintes. » La mère écrivit en pleurant une lettre et la donna à Saïto Rokou qui prit congé et se remit en route.

La nourrice, de son côté, pour échapper à l'angoisse

qui régnait dans la maison, sortit à la dérobée du Daïgakouji et erra en pleurant dans les environs, tant que ses jambes purent la porter. Un homme qu'elle rencontra lui dit : « Sur une de ces montagnes, au temple du mont Takao, demeure un bonze réputé pour sa sagesse, il est en grand crédit auprès de Yoritomo et cherche à adopter un jeune garçon de bonne naissance pour en faire son disciple. »

A l'ouïe d'une si heureuse nouvelle, la nourrice aussitôt s'engagea dans les bois du mont Takao pour aller parler à ce sage à qui elle s'adressa en ces termes : « Je suis la nourrice d'un jeune prince qui vient d'avoir douze ans et que je n'ai jamais quitté depuis le jour où, le prenant dans mes bras, je l'ai allaité pour la première fois. Hier des soldats sont venus l'arrêter. Je vous en supplie, allez implorer sa grâce et adoptez-le pour en faire votre disciple. » Alors se jetant à ses pieds, elle donna libre cours à ses bruyants sanglots. Le sage prêtre, convenant en lui-même qu'il n'y avait réellement pour elle aucun moyen de sauver cet enfant dont l'arrestation était une grande cruauté, désira des renseignements plus précis. La nourrice se relevant au bout d'un moment, lui dit : « Il s'agit du fils d'une amie intime de la femme de Korémori, lieutenant-général du troisième rang (1).

(1) Notez que la nourrice n'ose pas révéler la vérité au bonze.

C'est moi qui l'ai élevé. Sans doute parce qu'on l'a dénoncé comme le propre fils de ce général, un officier est venu hier le prendre. » « Qui est cet officier ? » demanda le bonze. « Il se nomme Hôjô no Shiro Tokimaça. » répondit-elle. « Je vais le trouver. » dit-il, et là-dessus il se mit en route. Si la nourrice fut tranquillisée par les paroles de ce sage, ce n'est pas qu'elle eût beaucoup de confiance dans le résultat de ses démarches, mais plutôt parce que ces mots apportèrent un peu d'apaisement à son esprit tourmenté par de douloureuses pensées depuis l'instant où, la veille, l'enfant avait été arraché aux siens. Elle rentra au Daïgakouji où la mère en l'apercevant lui dit : « J'ai cru que vous étiez sortie vous jeter dans quelque torrent comme moi-même j'ai songé à le faire. » Puis elle lui demanda comment elle avait employé son temps. La nourrice lui rapporta alors en détail son entretien avec le bonze du mont Takao. « Ah ! s'écria la mère, plaise au Ciel que ce sage prêtre obtienne la grâce de mon fils et fasse que je le revoie ! » A cette pensée elle versait d'intarissables larmes de joie.

Le sage bonze se rendit à Rokouhara et s'enquit des raisons pour lesquelles on avait arrêté le jeune prince. Hôjô lui répondit : « Sire Yoritomo Kamakoura m'avait commandé de faire rechercher et mettre à mort tous les rejetons mâles des Heiké, jusqu'au

dernier, entre autres le fils du général Korémori, Rokoudaï, très développé et mûr pour son âge. Comme il est, en outre, descendant direct des Heiké et fils aîné d'une fille du conseiller impérial, sire Naritchika, j'ai reçu l'ordre exprès de m'assurer de sa personne à tout prix et de le faire exécuter. J'avais déjà mis la main sur un grand nombre de jeunes princes, rejetons indirects de cette famille, sans être parvenu à découvrir encore l'endroit où l'on cachait Rokoudaï et étais sur le point de retourner à Kamakoura après de stériles recherches, quand j'ai eu le bonheur d'apprendre où il était. Je l'ai fait amener ici hier, mais devant sa beauté je n'ai pas eu le cœur d'ordonner sa mort et je l'ai épargné. »

Le sage bonze lui répondit : « S'il en est ainsi, puis-je le voir moi-même ? » Il fut donc introduit dans la pièce où se trouvait l'enfant princier qui portait, ce jour-là, un hitataré de brocart de soie brodé et un bracelet d'ébène au poignet. Ses longs cheveux tombants, son maintien et ses traits lui donnaient une beauté si divine qu'on aurait dit un être d'un autre monde. Ses traits légèrement altérés déjà, peut-être pour avoir dormi d'un sommeil agité, augmentaient la pitié qu'on éprouvait pour lui. Quelles pensées remplirent ses yeux de pleurs à l'apparition du sage bonze ? Incapable de contenir

son émotion, le prêtre de Bouddha se mit aussi à verser de si abondantes larmes, que les manches de son noir surplis en furent trempées. « Même par crainte de l'avoir un jour pour ennemi mortel, pourrait-on le faire mettre à mort ? » se disait-il en le regardant. Il tint donc ce discours à Hôjô : « Peut-être est-ce l'effet de quelque attache que j'ai prise pour lui dans une vie passée, mais touché par sa beauté et par son triste sort, je ne puis me résoudre à laisser périr ce jeune prince. Quel inconvénient y aurait-il à surseoir de vingt jours à son exécution ? Une fois, pour aider à l'élévation de Yoritomo dans le monde, je suis allé solliciter un ordre du Hôô. De nuit j'ai descendu le cours de la Fouji que j'ignorais absolument, au risque d'être emporté par le courant. J'ai même rencontré des brigands auxquels je n'ai pu qu'à grand peine échapper la vie sauve. Aussi suis-je arrivé au palais de Rokouhara minable et sordide comme un cachot de prison. Mais j'ai réussi à obtenir l'ordre du Hoo en faveur de Yoritomo, qui m'a promis de reconnaître mon dévouement en m'accordant toute sa vie ce qu'il me plairait de lui demander. D'ailleurs, il a pu constater en maintes occasions mon zèle à le servir. Je n'avance rien de nouveau en prétendant qu'on doit tenir sa parole au péril même de sa vie. Si donc sa nouvelle puissance ne l'a pas gonflé d'orgueil Yoritomo n'aura pas oublié sa pro-

messe. » Dès la pointe du jour, le sage entreprit le voyage de Kamakoura.

Remplis de vénération pour ce bonze qu'ils regardaient comme un bouddha, les frères Saïto se laissaient aller à un grand espoir et tout en larmes priaient, en joignant les mains avec ferveur. Puis de retour au temple du Daïgakouji, ils informèrent l'épouse de Korémori de ce qui s'était passé. Leur récit la remplit d'une grande joie, mais ce fut en vain qu'elle s'efforça de distraire son inquiétude au sujet de son fils pour qui tout dépendait uniquement du bon ou du mauvais vouloir de sire Kamakoura. Néanmoins, comme le sursis de vingt jours leur procurait quelque répit, la mère et la nourrice ne doutèrent point que la déesse Kwannon ne leur fût venue en aide dans leur détresse et semblèrent lui accorder une confiance plus grande encore qu'auparavant. Tandis qu'elles se dévoraient de soucis sans fin, les vingt jours passèrent comme un songe et le bonze n'avait pas reparu. Que pouvait-il bien faire ? De nouveau l'angoisse, les chagrins, les tourments s'emparèrent d'elles.

De son côté Hôjô pensait : « Voilà le délai de vingt jours écoulé. Yoritomo a dû rejeter la demande du sage. Comme je n'ai pas un instant à perdre à la capitale, il faut que je retourne à Kamakoura. » Il fit connaître sa décision à si grand bruit que Saïto

Go et Saïto Rokou, les poings serrés, la terreur dans l'âme, cherchèrent quelque expédient utile en cette occurrence. Mais ils n'en trouvaient point, car le bonze ne revenait pas et ne se faisait même pas annoncer. Tous les deux reprirent le chemin du Daïgakouji où ils apprirent avec larmes à la mère que le prêtre n'était pas encore de retour et que Hôjô partirait pour Kamakoura au lever du soleil. Soulagées par les paroles consolantes du sage bonze, la mère et la nourrice avaient repris courage. Y voyant une intervention de Kwannon, elles avaient redoublé d'ardeur pour elle, mais à l'approche de l'aube fatale leurs cœurs étaient navrés. La mère dit à la nourrice : « Ne pourrait-on pas suggérer à Hôjô de confier Rokoudaï à quelqu'un de bon sens et d'expérience pour le conduire à un point du chemin où ils attendraient le bonze qui, sûrement, doit être en train de revenir ? Si la grâce de mon fils arrivait après sa mise à mort, quels seraient mes regrets ! L'exécution doit-elle avoir bientôt lieu ? » « Probablement demain matin de bonne heure. » répliqua l'un des Saïto. « Voici ce qui me le fait croire. Les vassaux de la famille Hôjô chargés de veiller sur lui expriment à haute voix depuis quelques jours leur vive compassion pour le malheureux enfant condamné à bientôt disparaître. Plusieurs répètent la prière à Bouddha « Namou Amida Boutsou » ou versent des larmes. »

« Et comment se comporte mon fils ? » interrogea la mère. « En présence d'un étranger rien en lui ne trahit sa peine et il passe son temps à égrener son chapelet ; mais dès qu'il est abandonné à lui-même, il détourne la tête et, le visage enfoui dans les pans de ses manches, sanglote amèrement. » « C'est bien digne de lui ! » fit observer sa mère. « Malgré son âge, il a le cœur d'un homme. Il m'a dit lors de son départ qu'il demanderait à Hôjô la permission de venir bientôt me retrouver. Mais c'est aujourd'hui le vingtième jour et il n'est pas plus revenu ici que je ne suis allée le voir. Je ne sais, hélas ! ni le jour, ni l'heure où je pourrai le rencontrer encore. S'il pense que ce soir est le dernier pour lui, quelle tristesse doit être la sienne ? Et vous, qu'allez-vous faire ? » « Nous le suivrons jusqu'au bout et s'il faut qu'il accomplisse son destin, nous recueillerons ses derniers ossements pour les porter au temple du mont Koya, nous renoncerons au monde et prierons sans nous lasser pour son bonheur dans une autre vie. » Ayant ainsi parlé, ils se laissèrent tomber sur les nattes suffoqués, par leurs larmes. Mais comme il se faisait déjà bien tard, la mère leur dit : « Mon inquiétude augmente à mesure que le temps passe. Repartez au plus tôt, je vous en conjure. » Ils firent donc leurs adieux tout en larmes et partirent.

Cependant, le septième jour du douzième mois,

Hôjô no Shiro Tokimaça se décida à quitter la capitale dès l'aube avec son prisonnier. Comme Saïto Go et Saïto Rokou marchaient de chaque côté du palanquin où leur maître avait pris place, Hôjô commanda de nouveau à deux hommes de sa troupe de mettre pied à terre et offrit leurs chevaux aux Saïto qui déclinèrent sa bienveillante proposition en disant : « Pour la dernière fois que nous accompagnons notre maître nous ne sentirons pas la fatigue. » Ils firent la route nu-pieds en pleurant des larmes de sang.

Quant au jeune captif, séparé pour toujours de sa mère et de sa nourrice tant aimées, on ne saurait s'imaginer sans émotion le désarroi de son âme, lorsque tout en cheminant sur la route de l'est, où ce jour même devait marquer le terme de sa vie, il retournait la tête pour contempler au delà des nuées la capitale où tant de ses jours s'étaient écoulés. Quand un cavalier passait au galop près de son palanquin une affreuse appréhension l'étreignait à l'idée que ce guerrier venait lui couper la tête et si tôt que des gens causaient entre eux il supposait, le cœur tremblant, que son dernier moment était venu. Il avait pensé que son exécution aurait lieu à Shimo Miya Kawara, mais on dépassa Sékiyama, on toucha au rivage d'Otsou et ce n'est qu'à la brume qu'on reconnut Awazou-no-Hara. A force de passer de province en province, d'aller de relais en relais, on

atteignit le pays de Sourouga où l'on crut qu'avant le soir, le jeune prince achèverait ses jours.

On reposa le palanquin dans la plaine de Semmbon Matsou Bara, on étendit au-devant une peau de bête et on pria le prince de descendre. De son côté, Hôjô sauta prestement de cheval et s'approcha de l'enfant en disant : « Je vous ai amené jusqu'ici dans l'espoir de rencontrer le sage bonze en chemin, mais je ne puis vous conduire au delà de ces monts sans savoir ce qu'en penserait sire Kamakoura. Je dirai que nous nous sommes séparés de vous dans la province d'Omi. Vous êtes la victime élue pour supporter le faix des péchés accumulés par votre famille, nul ne peut donc rien pour vous, même en intercédant auprès de Yoritomo. » Le jeune prince ne répondit pas, mais d'un geste invita les frères Saïto à s'approcher et leur parla ainsi : « Si difficiles que les faits soient, je le sais, à tenir secrets, à votre retour à la capitale ne révélez pas à ma mère que j'ai été tué sur le bord de la route. La vérité remplirait sa vie de tourments si cruels que son bonheur dans un autre monde en serait compromis. Dites-lui que vous m'avez accompagné jusqu'à Kamakoura. » En entendant ces mots, les deux frères fondirent en larmes.

Après un long silence, Saïto Go adressa la parole au jeune prince et dit : « Quand vous serez devenu bouddha ou dieu, nous ne pourrons plus retourner

à la capitale. » Ayant ainsi parlé il se jeta aux pieds de son maître en retenant ses pleurs.

Comprenant que son dernier moment approchait à grands pas, le jeune prince releva de ses jolies petites mains les longues mèches de ses cheveux qui tombaient jusque sur ses épaules. En le voyant, les soldats de l'escorte se disaient entre eux : « C'est à fendre le cœur. Il ne peut pas encore se résigner à quitter ce monde. » Et tous mouillaient de larmes les bras de leurs armures.

Le jeune prisonnier se tourna vers l'ouest et les mains jointes répéta une prière dix fois, à haute voix, puis attendant la mort il offrit son cou. C'était Koudo Sabouro Tchika Toshi qu'on avait désigné pour l'exécuter. Tenant son sabre nu contre ses reins, celui-ci, s'avancant par la gauche, passa derrière le prince. Il était sur le point d'asséner le coup fatal, quand sa vue se brouilla et pris de vertige il ne vit plus où il devait frapper. Alors, se sentant sur le point de tomber en faiblesse : « Je ne puis pas le faire ! » s'écria-t-il. « Commandez quelqu'un d'autre à ma place, » et jetant son sabre, il s'éloigna.

Pendant qu'on cherchait un nouvel exécuteur et qu'on proposait celui-ci, puis celui-là, on vit accourir un bonze en vêtements noirs, monté sur un cheval crème qu'il cravachait à tour de bras. Les gens s'attroupaient sur son passage en courant et criant : « Quel

malheur ! Sire Hôjô fait en ce moment même décapiter le jeune prince le plus beau du monde dans la plaine boisée de pins. »

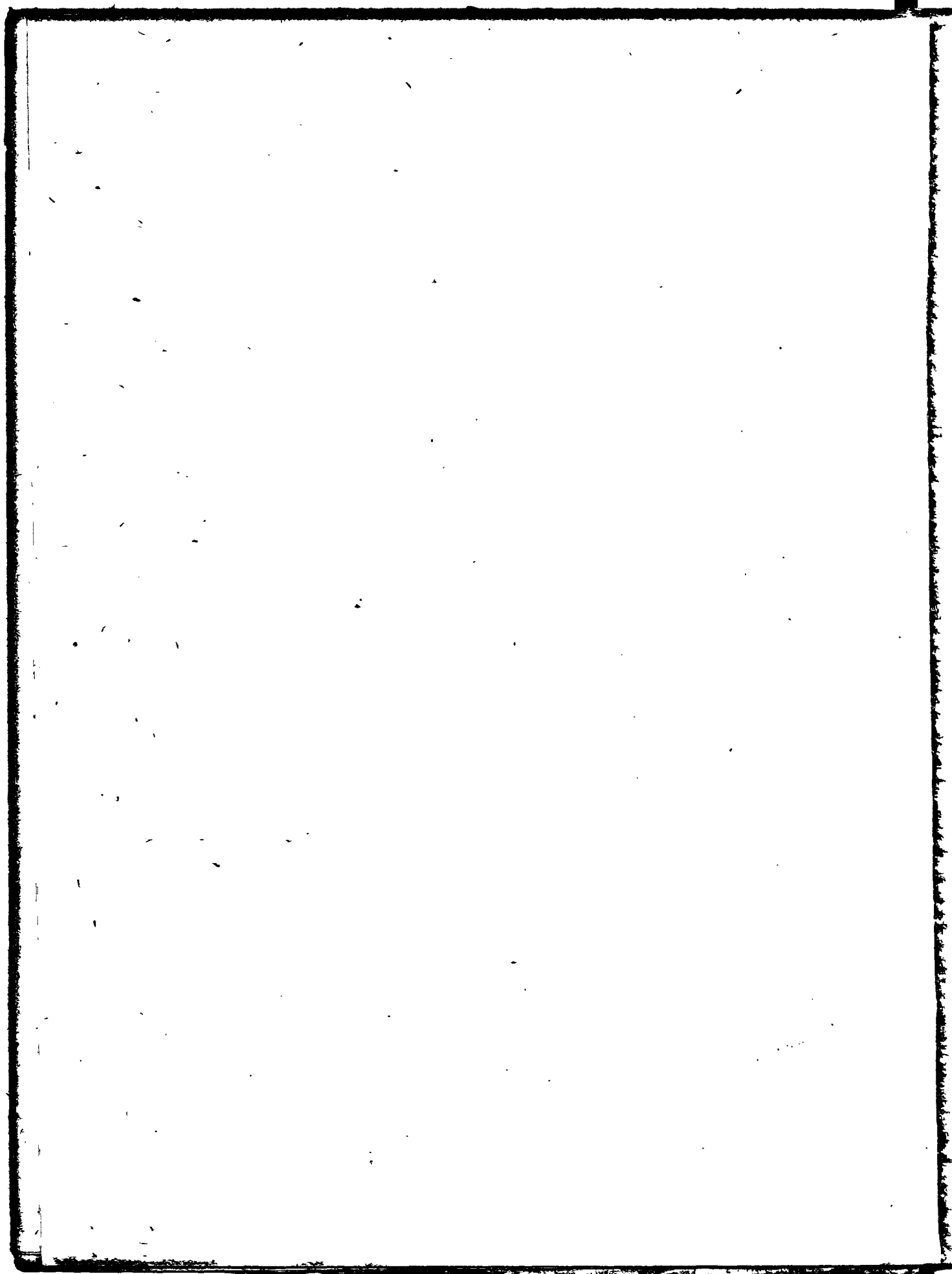
Le bonze grandement alarmé pour le sort du prince fit signe avec sa cravache aux gens de Hôjô d'envoyer quelqu'un à sa rencontre, puis, sous l'empire de son anxiété croissante, il ôta son chapeau de bambou et renouvela ses appels en l'agitant avec vigueur. Tandis que Hôjô suspendait un instant l'exécution pour avoir l'explication de cette arrivée, le bonze fut bientôt là. Il bondit à bas de son cheval en disant : « J'ai obtenu la grâce du prince Rokoudaï. Voici l'ordre de Yoritomo. » Hôjô prit le pli que lui tendait le prêtre et lut : « A la demande du sage du mont Takao, j'accorde la grâce de Rokoudaï, fils de sire Korémori, de Komatsou, lieutenant-général du troisième rang, que vous avez fait arrêter. Veuillez le lui remettre. En foi de quoi j'écris mon nom de ma propre main et appose mon paraphe. » Après l'avoir lu plusieurs fois, Hôjô mit cet ordre de côté en disant : « Parfait ! Parfait ! » Les frères Saïto, cela va sans dire, et tous les membres de la suite de Hôjô profondément heureux versaient des larmes de joie.

(Vol. XII, chap. 8.)



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVERTISSEMENT	5
AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
GUIO	19
TRÉPIGNEMENTS	39
ARIO SE REND A L'ILE	45
AU CLAIR DE LUNE	57
AOI NO MAÉ	63
KOGO	67
MORT DE KIYOMORI	79
TADANORI S'ENFUIT DE LA CAPITALE	87
MORT DE TADANORI	91
LE PELOTON DE FIL	95
KIÇO	99
KOZAISHO	109
UNE DAME DE LA COUR	121
ROKOUDEI	129



LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte — PARIS (VI^e)

Chefs-d'œuvre de Tchikamatsou

Le grand dramaturge japonais

Traduits par Asataro Miyamori et Ch. Jacob
(Publication faite sous les auspices de la Société Yamato Kai, Tokyo)

Un volume in-8^o raisin, figures 100 »

NATSUMÉ SŌSEKI

Botchan, jeune homme irréfléchi

Traduit du japonais par N. Ogata

Un volume cartonné, in-16 double-couronne ... 20 »

Poésies et anecdotes japonaises

de l'époque des Taïra et des Minamoto
par J. DAUTREMER

Un volume in-12 10 »

BALET

Grammaire japonaise

Langue parlée
(Quatrième édition)

Un volume in-8^o écu 25 »